

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER



PORTFOLIO PAYSAGES DE SCIENCE-FICTION

AUSTRALIE
DANS L'OUTBACK,
VIVRE SOUS TERRE

INDE
BERGERS ET LÉOPARDS
EN HARMONIE

CHINE
LES PIERRES QUI MUR-
MURENT DES PRIÈRES

BRÉSIL
FORDLÂNDIA,
LA VILLE OUBLIÉE

SÉNÉGAL
AU CŒUR DE L'ARÈNE
AVEC LES LUTTEURS



9 771660 102007 00254

N° 254 | AOÛT-SEPTEMBRE 2026 | CHF 17.-

SIGMA



CONTEMPORARY 16–300mm F3.5–6.7 DC OS

Ott+Wyss AG · Fototechnik · 4800 Zofingen
Téléphone 062 746 01 00 · info@owy.ch · www.owy.ch





© Isabelle Coulon

NOUS HABITONS TOUS LE MONDE À NOTRE FAÇON

Pourquoi est-ce que nous voyageons? Pour changer d'horizons, bien sûr. Mais aussi et surtout pour nous rappeler que chaque peuple ou communauté a sa manière particulière de travailler, de se nourrir, de se divertir ou de se loger. C'est particulièrement vrai dans l'Outback australien, où les habitants de White Cliffs ont creusé leurs habitations dans d'anciennes mines d'opale. À l'abri de la fournaise, leurs maisons troglodytiques disent autant la rudesse du désert que l'ingéniosité de ceux qui choisissent d'y rester.

Au Rajasthan, les bergers rabari travaillent quant à eux depuis des générations au voisinage des léopards. Une coexistence unique mais aussi fragile, fondée sur une vision du vivant où chaque espèce conserve sa place. Sur les hauts plateaux tibétains du Qinghai, les pierres de mani montrent que la spiritualité peut aller jusqu'à transformer de façon visible les paysages. La ville de Fordlândia, au Brésil, raconte pour sa part l'histoire d'une utopie imaginée par l'industriel Henry Ford, que la forêt tropicale s'est chargée de ramener à davantage de modestie. Au Sénégal, Christian Bobst nous entraîne dans les arènes de la lutte sénégalaise. Plus suivi que le football, ce sport mêle puissance physique, ferveur populaire, rituels mystiques et rêves d'ascension sociale. Enfin, notre portfolio est consacré à Reuben Wu, un photographe basé entre l'Angleterre et les États-Unis, dont les sublimes paysages brouillent les frontières entre réalité et imaginaire. À l'aide des lumières embarquées sur ses drones, il redessine volcans, déserts, glaciers ou montagnes, révélant la beauté irréelle de notre planète. Bonne lecture et belles découvertes!

Alexander Zelenka | rédacteur en chef



12 | AUSTRALIE

LA VIE SOUTERRAINE DANS L'OUTBACK AUSTRALIEN

Dans l'immensité aride de l'Outback australien, White Cliffs abrite une communauté pas comme les autres. Pour fuir les chaleurs extrêmes du désert, ses habitants vivent sous terre, dans des maisons creusées à même la roche. Héritée de l'époque des mines d'opale, cette existence singulière raconte aujourd'hui un autre rapport au temps, à l'isolement et au désert australien.

Par Marco Serventi

24 | INDE

LES RABARI ET LES LÉOPARDS

Dans les paysages rocheux du Rajasthan, les Rabari partagent depuis des siècles leur territoire avec l'une des plus fortes concentrations de léopards sauvages au monde. Malgré les attaques sur leurs troupeaux, ces éleveurs semi-nomades perpétuent une coexistence rare fondée sur des croyances ancestrales, où le prédateur est accepté comme une composante essentielle d'un équilibre fragile entre l'homme et la nature.

Par Isabelle Coulon

35 | PORTFOLIO

PAYSAGES DE SCIENCE-FICTION

À la frontière de la photographie et de l'art contemporain, le photographe anglais Reuben Wu métamorphose montagnes, déserts et glaciers en paysages d'un autre monde. À l'aide de drones équipés de puissantes sources lumineuses, il sculpte la lumière dans l'espace et compose des images où le réel semble basculer dans la science-fiction.

Par Reuben Wu

52 | CHINE

LES PIERRES QUI MURMURENT DES PRIÈRES

Aux confins du monde tibétain, d'innombrables pierres gravées de mantras jalonnent routes, cols et villages. Façonnées au fil des générations, les pierres de mani accompagnent les morts, cultivent la compassion et transforment le paysage en une immense prière à ciel ouvert. Chaque inscription raconte une manière particulière de relier les vivants aux disparus.

Par Laurence Chellali

62 | BRÉSIL

FORDLÂNDIA, L'UTOPIE OUBLIÉE D'HENRY FORD

Au cœur de l'Amazonie, l'industriel américain a voulu bâtir dans les années 1930 une cité idéale destinée à produire le caoutchouc de son industrie automobile. Entre jungle hostile, maladies tropicales, révoltes ouvrières et échec industriel, Fordlândia est devenue le symbole fascinant d'un rêve américain englouti par la forêt.

Par la rédaction et Bryan Denton

72 | SÉNÉGAL

LA LUTTE, SPORT MYSTIQUE

Dans ce pays d'Afrique de l'Ouest, la lutte dépasse largement le cadre du sport. Dans les arènes comme sur les plages de Dakar, ce spectacle populaire mêle puissance physique, ferveur collective et rituels mystiques hérités des traditions locales. Les combats se préparent autant par l'entraînement que par les gris-gris censés protéger les champions.

Par Christian Bobst

LÉGENDE DE LA COUVERTURE:

Glacier Pastoruri, Pérou. © Reuben Wu

V O L V O

La nouvelle Volvo EX60



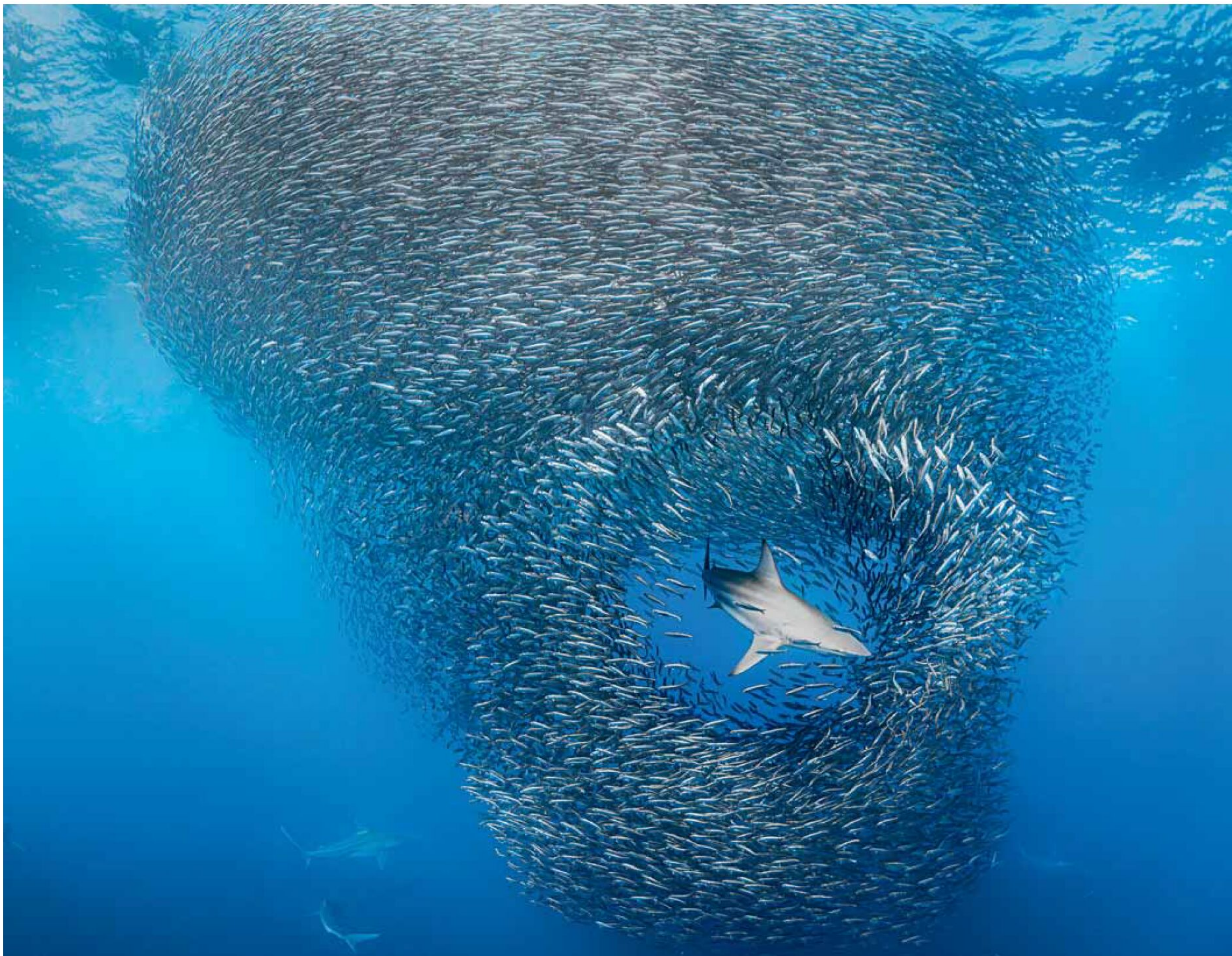
La nouvelle Volvo associe une autonomie maximale de 810 km à une recharge ultra-rapide permettant de récupérer jusqu'à 340 km en seulement 10 minutes. L'intérieur séduit par ses espaces généreux et ses sièges ergonomiques qui garantissent un confort exceptionnel, quelle que soit la durée du trajet.

Freedom to move. Electric.

volvocars.ch/EX60



Volvo EX60 P12 AWD,
680 ch/500 kW. Consommation
moyenne d'électricité: 16 kWh/100 km,
émissions de CO₂: 0 g/km.
Catégorie d'efficacité énergétique: B.



© Sylvie Ayer

AFRIQUE DU SUD AU CŒUR DE LA COURSE AUX SARDINES

Premier prix de la catégorie Wide Angle du concours Ocean Geographic Pictures of the Year 2026, qui a réuni plus de 10'000 photographies sous-marines venues du monde entier, cette image de la photographe suisse Sylvie Ayer immortalise l'un des plus grands spectacles naturels de la planète.

Chaque année, des milliards de sardines remontent la côte est de l'Afrique du Sud lors de la célèbre Sardine Run. Cette immense migration attire une concentration exceptionnelle de prédateurs – dauphins, baleines, oiseaux marins et requins – qui profitent de cette abondance éphémère. À Port St Johns, Sylvie Ayer a saisi l'instant où un requin océanique à pointes noires traverse une gigantesque boule de sardines, formée par les poissons pour tenter d'échapper aux attaques.

Au-delà de la prouesse technique, la photographie témoigne de la puissance des interactions qui régissent les écosystèmes marins. La composition met en valeur le contraste entre la masse compacte du banc de poissons et la silhouette élancée du prédateur, tandis que la lumière révèle le mouvement incessant de cette scène d'une intensité rare. Une image qui rappelle que ces rassemblements spectaculaires figurent parmi les phénomènes naturels les plus impressionnants des océans... mais aussi parmi les plus fragiles.

«Papa, est-ce que les vaches ont aussi le droit de jouer dehors?»



Afin de pouvoir donner des réponses à nos enfants, nous nous engageons pour le bien-être animal.

Des paroles aux actes n° 74:
en matière de bien-être animal,
nous imposons des normes sévères.



des-paroles-aux-actes.ch



Für mich und dich.

L'HUMOUR D'OLAF BREUNING

Le Museum zu Allerheiligen de Schaffhouse consacre une vaste rétrospective à Olaf Breuning, l'un des artistes suisses contemporains les plus reconnus à l'international. Intitulée *Humans*, l'exposition rassemble photographies, vidéos, sculptures et installations dans lesquelles l'artiste mêle humour, ironie et esthétique pop pour interroger notre rapport à la nature, à la consommation et aux contradictions de la société contemporaine. Une œuvre accessible, ludique et résolument actuelle.

**Exposition à voir jusqu'au
27 septembre 2026 | allerheiligen.ch**



© Olaf-Breuning- Leave-Me-Alone - Courtesy the artist and Galerie Semiose-Paris

ENFER ET PARADIS SELON ALFREDO JAAR

Photo Elysée accueille *Inferno & Paradiso*, une installation immersive imaginée par l'artiste chilien Alfredo Jaar, figure majeure de l'art contemporain engagé. L'exposition réunit quarante photographies sélectionnées parmi les archives de vingt photojournalistes internationaux. Pour chacun, une image incarne la douleur, l'autre l'espoir. Projetées simultanément dans une salle plongée dans l'obscurité, elles alternent toutes les vingt minutes entre «enfer» et «paradis», invitant le visiteur à réfléchir à la puissance émotionnelle de la photographie dans un monde saturé d'images.

Exposition à voir jusqu'au 1^{er} novembre 2026 | elysee.ch



© Khashayar Javanmardi - Photo Elysee

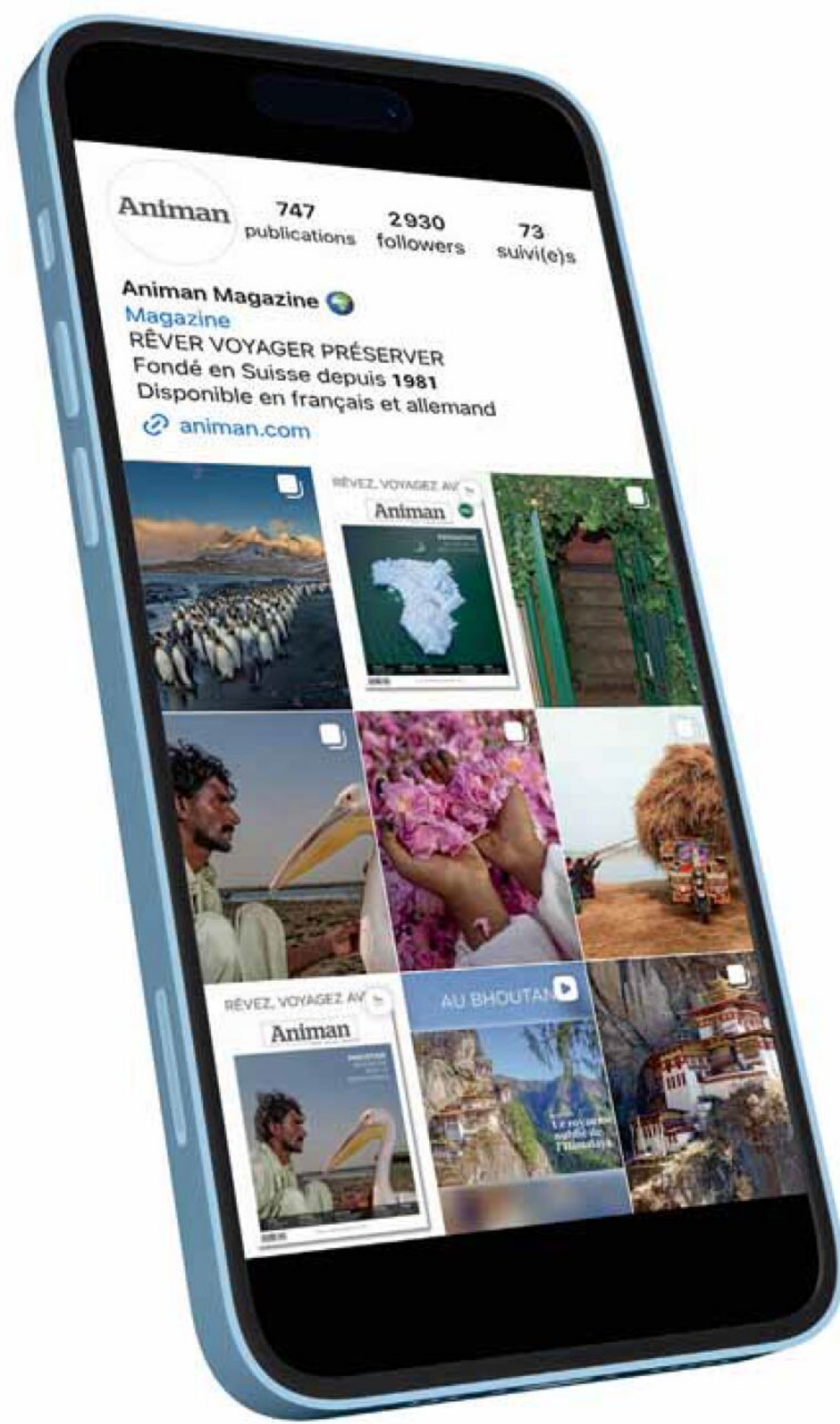
LA NATURE SOUS UN AUTRE ANGLE

Avec *Was sich als Natur zeigt* («Ce qui se présente comme la nature»), le Musée d'Art de Soleure explore la manière dont l'homme construit son regard sur le monde animal. L'artiste suisse Luzia Hürzeler réunit photographies, vidéos et installations consacrées aux loups, aux gorilles, aux oiseaux et aux autres espèces de zoo pour interroger les représentations de la nature dans les musées, les parcs animaliers et l'imaginaire collectif. L'exposition dialogue également avec les œuvres de plusieurs grands photographes, dont Balthasar Burkhard, Candida Höfer et Hiroshi Sugimoto, offrant une réflexion originale sur les liens entre photographie, sciences naturelles et biodiversité.

**Exposition à voir jusqu'au 4 octobre 2026
kunstmuseum-so.ch**



© Musée d'Art de Soleure



DÉCOUVREZ NOTRE PLANÈTE
SOUS DES ANGLES INÉDITS

SUIVEZ-NOUS
SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



#magazineANIMAN



#ANIMANmagazine

Animani

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER

TROIS REGARDS SUR L'IDENTITÉ

Le Centre de la photographie Genève réunit les artistes Lina Geoushy, Sarah Jade Sullivan et Farren van Wyk dans *Marées mineures*, une exposition consacrée au portrait comme outil de mémoire et de réappropriation de l'histoire. De l'Égypte aux Caraïbes en passant par l'Afrique du Sud, les trois photographes explorent les héritages du colonialisme, les questions d'identité et les trajectoires de leurs communautés à travers des séries mêlant documentaire et mise en scène.

Exposition à voir jusqu'au 10 octobre 2026
centrephotogeneve.ch



© Sarah Jade Sullivan



If life is a video game, the graphics are great, but the plot is confusing and the tutorial is way too long. © Cedric Zellweger

ELON MUSK MIS EN SCÈNE

Avec son titre emprunté à un tweet d'Elon Musk (If life is a video game, the graphics are great, but the plot is confusing and the tutorial is way too long), Cedric Zellweger signe une exposition aussi ludique que critique au Musée suisse de l'appareil photographique de Vevey. À partir de jouets, figurines et objets chinés ou imprimés en 3D, il compose de véritables tableaux photographiques qui interrogent le pouvoir des géants de la tech, la surconsommation et les grands bouleversements de notre époque. Lauréat d'un Swiss Design Award en 2026, l'artiste présente ici cette série en première mondiale.

Exposition à voir jusqu'au 10 janvier 2027 | cameramuseum.ch

CAP SUR LES RENCONTRES D'ARLES

Comme chaque été, les Rencontres d'Arles transforment la cité provençale en capitale mondiale de la photographie. Plus de quarante expositions investissent friches industrielles, chapelles et bâtiments historiques, offrant un panorama de la création photographique contemporaine. Facilement accessible en train depuis la Suisse, le festival demeure un rendez-vous incontournable pour découvrir les grandes signatures de demain comme les photographes déjà reconnus.

Festival à découvrir jusqu'au 4 octobre 2026 | rencontres-arles.com





DESTINATION FRAÎCHEUR

Longtemps associé au soleil et aux plages, le tourisme estival évolue sous l'effet des températures de plus en plus élevées. Face aux canicules qui touchent toute l'Europe, un nombre croissant de vacanciers organisent désormais leurs séjours en fonction... de la fraîcheur. Ce phénomène, baptisé «coolcation», profite aux pays nordiques, mais aussi aux destinations de montagne, aux forêts, aux lacs ou encore aux vallées alpines. Cette tendance, qui n'est pas nouvelle, devrait encore s'accroître avec le changement climatique, transformant durablement les habitudes des vacanciers.

ACTUALITÉS

LE COMPAGNON DE VOS PROCHAINS VOYAGES

Compactes (env. 550 g), les jumelles CL Companion de SWAROVSKI OPTIK allient légèreté, qualité optique et ergonomie. Disponibles en versions 8x30 et 10x30, elles offrent des images nettes et contrastées, un large champ de vision et un excellent confort d'utilisation, y compris pour les porteurs de lunettes. Étanches jusqu'à 4 mètres, elles accompagnent aussi bien les voyages que les randonnées ou l'observation de la faune, même dans des conditions de luminosité difficiles.

swarovski.com



INTERRAIL FÊTE SES 55 ANS

Créé en 1971, le Pass Interrail continue de séduire une nouvelle génération de voyageurs. Valable dans 33 pays européens, il accompagne le retour en force du voyage ferroviaire, porté par le développement des trains de nuit et la recherche d'alternatives à l'avion. Pour les jeunes comme pour les adultes, il reste l'un des moyens les plus libres de découvrir l'Europe au rythme du rail.

Informations sur interrail.eu

VOYAGES EN PETIT GROUPE

UN AUTOMNE AU JAPON

Un autre Japon : sous les érables du Tōhoku

Du 29 octobre au 12 novembre 2026 (15 jours)

- Explorer le Tōhoku, un Japon hors des sentiers battus : villages traditionnels, temples anciens et paysages préservés.
- Vivre une immersion unique : nuit en ryokan, traditions locales et rencontre avec un moine-pèlerin.
- Profiter des couleurs de l'automne, quand les érables se parent de teintes rougeoyantes.



Votre guide :
Astrid Pichard

Prix par pers. : CHF 9'200.-,
sup. chambre individuelle : CHF 1'200.-
Petit groupe de 12 participants maximum.



Art et splendeurs du Japon

Du 17 nov. au 1^{er} décembre 2026 (15 jours)

- Un voyage au cœur de l'art japonais : musées renommés et installations artistiques à Naoshima et Teshima.
- Entre spiritualité et esthétique : temples zen, jardins paysagers, sanctuaires et sites emblématiques.
- Des expériences authentiques : nuits en ryokan, bains thermaux et découverte de l'art de vivre japonais.



Votre guide :
Yann Becker

Prix par pers. : CHF 9'700.-,
sup. chambre individuelle : CHF 1'700.-
Petit groupe de 8 participants maximum.

Pour un voyage sur mesure au Japon : prenez RDV avec un de nos spécialistes



AU TIGRE VANILLÉ
CREATION DE VOYAGES

022 817 37 37 · info@autigrevanille.ch · www.autigrevanille.ch

Découvrez
le programme
détaillé :





AUSTRALIE Sous terre dans l'Outback

Texte et photos : Marco Serventi







Denis Zubkov, 52 ans, ingénieur logiciel basé à Sydney, photographié dans le dugout où il passe plusieurs mois par an en télétravail. Ci-contre: vue des environs de White Cliffs. Un panneau publicitaire propose des visites de dugouts aux touristes.

À 300 km de la ville la plus proche, les habitants de White Cliffs ont choisi une autre manière de vivre. Creusées dans d'anciennes mines d'opale, leurs maisons troglodytes offrent fraîcheur, silence et une forme de liberté qui continue d'attirer ceux qui rêvent d'une existence à l'écart du monde.

En traversant les immenses étendues arides de l'Australie centrale, piquetées de buissons rabougris qui s'étendent à perte de vue, un voyageur distrait pourrait facilement dépasser l'un des endroits les plus insolites de l'Outback sans même s'en rendre compte. Vue depuis la route principale, la petite localité de White Cliffs, située à mille kilomètres à l'ouest de Sydney, paraît anodine, presque invisible: une

antenne de télécommunications et quelques bâtiments bas, nichés entre des collines sableuses, émergent à peine de l'horizon.

Les mieux informés savent toutefois que le véritable intérêt de cet avant-poste isolé ne se découvre pas en restant à la surface. Cette communauté d'environ deux cents habitants ne vit pas dans des maisons traditionnelles, mais dans des habitations troglodytes creusées dans la terre.



Faute de garages à des centaines de kilomètres à la ronde, les véhicules en panne sont abandonnés sur place. L'intérieur d'une maison souterraine et un puits de lumière vu depuis l'intérieur d'un dugout. En l'absence de fenêtres, ces conduits sont indispensables à la circulation de l'air et à l'entrée de lumière naturelle.

Ci-contre: l'entrée de deux anciennes mines d'opale désaffectées. Portrait de Bert Gale dans son salon.

ECHAPPER À LA FOURNAISE

Bert Gale, un retraité de 81 ans qui vit à White Cliffs depuis près d'un demi-siècle, ouvre sa porte et m'invite à entrer avec un sourire amusé: «Bienvenue dans mon *dugout*.» C'est ainsi que les habitants appellent leurs logements. De l'extérieur, je ne distingue qu'une simple porte métallique encastrée dans une colline. Mais une fois le seuil franchi, je comprends que le plus étonnant reste à découvrir. Un couloir étroit et sinueux mène à une série de pièces aux formes irrégulières. Les murs sont de roche brute, courbes et accidentés. Deux tableaux à l'huile sont suspendus à une saillie naturelle dans un équilibre précaire.

Malgré les meubles, les lampes et la moquette, l'absence totale de fenêtres et d'angles droits me rappelle constamment que je me trouve dans une grotte. La raison pour laquelle la majorité des habitants vivent sous terre saute rapidement aux yeux. Alors qu'à l'extérieur la température dépasse les 40 degrés, il fait étonnamment frais dans le *dugout*. «Entre 22 et 24 degrés toute l'année, sans climatisation», précise Bert. La colline agit comme un isolant naturel. Sur les murs, on distingue clairement les marques laissées par les outils qui ont servi à creuser la roche. Ces traces, vieilles de plus d'un siècle, racontent l'origine du lieu.







Vue aérienne des environs de White Cliffs. Cette topographie particulière résulte d'environ 50'000 puits de mine d'opale, pour la plupart aujourd'hui abandonnés. Le mineur James «JC» Caruana examine des fragments de roche à la recherche d'opale.

LA RUÉE VERS L'OPALE

Au début du XX^e siècle, des milliers de chercheurs de fortune ont afflué dans cette région inhabitée de l'Outback à la recherche d'opales. Ils ont été plus de 4000 à s'y installer. Pour survivre à la chaleur, ils ont emménagé dans les galeries qu'ils creusaient. Mais lorsque les ressources minières ont commencé à se raréfier, la ville s'est vidée presque aussi vite qu'elle s'était remplie. Les mineurs sont partis vers d'autres horizons, laissant derrière eux quelques habitants et une terre percée de milliers de puits et de tunnels.

La maison de Bert est l'une de ces anciennes mines abandonnées, transformée au fil du temps en habitation confortable. «L'avantage, c'est qu'avec un marteau-piqueur on peut facilement ajouter une pièce ou transformer une chambre.» Grâce à des règles de construction longtemps quasi inexistantes, chaque maison est unique. Une légende locale raconte même qu'un habitant, en agrandissant son logement, se serait retrouvé par erreur dans le salon de son voisin.



L'entrée d'un dugout. Ci-contre: Hiedee Harris, 20 ans, joue avec ses deux perroquets aras aux côtés de Maxine Harris, 80 ans. Otto Rogge, 74 ans, montre sa bouilloire à énergie solaire, qu'il garde en réserve pour parer aux coupures de courant.

« Dans un endroit aussi reculé, solidarité et autonomie vont de pair. »

CONDITIONS DE VIE RUDES

Vivre au milieu du désert demande une grande capacité d'adaptation. Les conditions actuelles sont bien plus confortables que celles des pionniers, grâce notamment à l'électricité et à des réservoirs artificiels qui assurent l'approvisionnement en eau. Mais l'isolement continue de marquer chaque aspect du quotidien. La ville la plus proche, Broken Hill, avec son supermarché, son hôpital et son cinéma, se trouve à plus de 300 kilomètres. À l'aube, il n'est pas rare de voir quelques voitures emprunter la mince bande d'asphalte qui traverse le désert. Dans leur coffre, souvent transformé en glacière, les habitants rapportent des provisions pour plusieurs semaines, parfois aussi pour leurs voisins. Dans un endroit si reculé, solidarité et autonomie vont de pair.

Chacun stocke outils, pièces de rechange et réserves alimentaires afin de faire face aux imprévus. Dans l'Outback, un violent orage après des semaines de sécheresse peut suffire à couper les routes et isoler la communauté pendant plusieurs jours.

Parmi les habitants les mieux préparés figure Otto Rogge, un photographe retraité arrivé ici au milieu des années 1990, lorsque le numérique a bouleversé son métier. Il me montre ses panneaux solaires, son système de récupération d'eau de pluie et un étonnant réflecteur solaire utilisé pour chauffer l'eau du thé. «J'essaie d'être le plus autonome possible», explique-t-il en récoltant quelques feuilles d'épinards dans son potager baigné par la lumière dorée de la fin d'après-midi. Les travaux extérieurs se concentrent en effet aux heures les plus fraîches de la journée, une nécessité imposée par le climat.





Sonya Hyland, 50 ans, marche sur un tapis de course dans le salon d'une amie.

LES MULTIPLES VISAGES DU DÉSERT

Après plusieurs jours passés dans ce paysage presque martien, je suis frappé par ses contrastes. La chaleur humaine et l'hospitalité des habitants malgré leur choix de vie radical. La diversité du désert, qui change constamment de visage: rouge rouille à l'aube, orange éclatant à midi, violet et magenta au crépuscule. Et puis il y a cette nature préservée, ponctuée de carcasses de camions et de voitures abandonnées là où

elles ont rendu leur dernier souffle, lentement rongées par le soleil et la rouille. L'absence de garages dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres a créé un décor qui évoque parfois les paysages post-apocalyptiques de *Mad Max*. Je me demande si c'est justement cette combinaison d'éléments qui attire ceux qui choisissent de vivre dans un lieu aussi reculé. Je pose la question à Denis Zubkov, ingénieur logiciel basé à Syd-

ney mais qui passe plusieurs mois par an à White Cliffs grâce au télétravail. «Je me sens beaucoup plus présent quand je suis ici. La ville est frénétique: j'ai l'impression d'être partout et nulle part à la fois. Vivre au milieu des roches me donne une forme de stabilité, quelque chose de solide sur lequel m'appuyer. J'aimerais m'installer ici définitivement. Ce serait aussi intéressant sur le plan financier.»

Ian Giddins, Charli Smith, Riley Smith et Chris Chattin jouent au golf au milieu de l'Outback. Malgré l'herbe extrêmement clairsemée, les habitants se retrouvent chaque dimanche matin sur un parcours à neuf trous aménagé entre rochers et buissons. Maxine Harris, 80 ans, dans sa maison souterraine.



IMMOBILIER ABORDABLE

Le coût de la vie est en effet nettement plus bas qu'au sein des grandes métropoles australiennes. «Notre *dugout* nous a coûté bien moins cher qu'un appartement classique», raconte Liz Welsh, installée ici avec son mari depuis quelques années. «Nous avons notre fourgon et c'est tout. Nous vivons simplement, confortablement, et rien ne nous manque parce que nous n'avons presque besoin de rien.» Le dernier jour, avant de reprendre la route vers le monde urbain, je rends une dernière visite à Otto. Quand je lui avoue que je commence à comprendre son choix de vie, il répond: «Ce n'est pas un endroit pour tout le monde. Il faut apprécier la solitude et le silence. En arrivant ici, certains ne voient qu'un tas de sable. D'autres y trouvent un foyer.»



INDE
**LÉOPARDS
ET RABARI,**
une terre en partage

Texte et photos : Isabelle Coulon







Saisi à différents instants, à la tombée du jour, un léopard parcourt les affleurements rocheux qui constituent son territoire et au pied desquels s'étendent les villages rabari. Les femmes perpétuent les traditions vestimentaires de leur communauté, avec leurs voiles rouges caractéristiques et leurs nombreux bijoux.



Aux confins du Rajasthan se trouve une région dans laquelle les animaux sauvages et les hommes vivent encore en harmonie. Cette coexistence pacifique est d'autant plus saisissante que Jawai abrite la plus forte concentration de léopards jamais observée. Depuis toujours, les félins partagent leur territoire avec les Rabari, une communauté de bergers semi-nomades.

Tandis que le dieu Shiva méditait près d'un lac du Mont Kailash en Himalaya, son épouse Parvati façonnait des animaux en glaise. Elle demanda ensuite à son mari d'insuffler la vie aux animaux. L'un d'eux avait une cinquième patte pendante sous son ventre. Shiva la poussa vers le haut et créa une bosse sur le dos de l'animal. Ainsi naquit le dromadaire. Libéré de cet appendice inutile, celui-ci s'enfuit dans les montagnes et devint incontrô-

lable. Alors Shiva créa Sambad, le premier Rabari de la mythologie hindoue, pour s'occuper de lui.

UN PEUPLE DE NOMADES

Peuple d'éleveurs, d'abord de dromadaires, aujourd'hui majoritairement de chèvres, de moutons et de vaches, les Rabari ont migré il y a près d'un millénaire depuis l'Iran vers le Rajasthan en passant par l'Afghanistan. Initialement nomades, considérés comme les

tziganes de l'Inde, ils se sont peu à peu sédentarisés. Pour eux, qui se désignent comme les gardiens de leurs troupeaux, l'élevage est une activité sacrée.

Dans le district de Pali, au bord de la chaîne des Aravalli, cette communauté est reconnaissable entre toutes. Les hommes portent turbans rouges, habits blancs et bijoux en argent ainsi que d'imposantes moustaches. Les femmes, elles, sont vêtues de façon traditionnelle, la tête couverte d'un voile rouge, parées de boucles d'oreilles et de bracelets bleus.



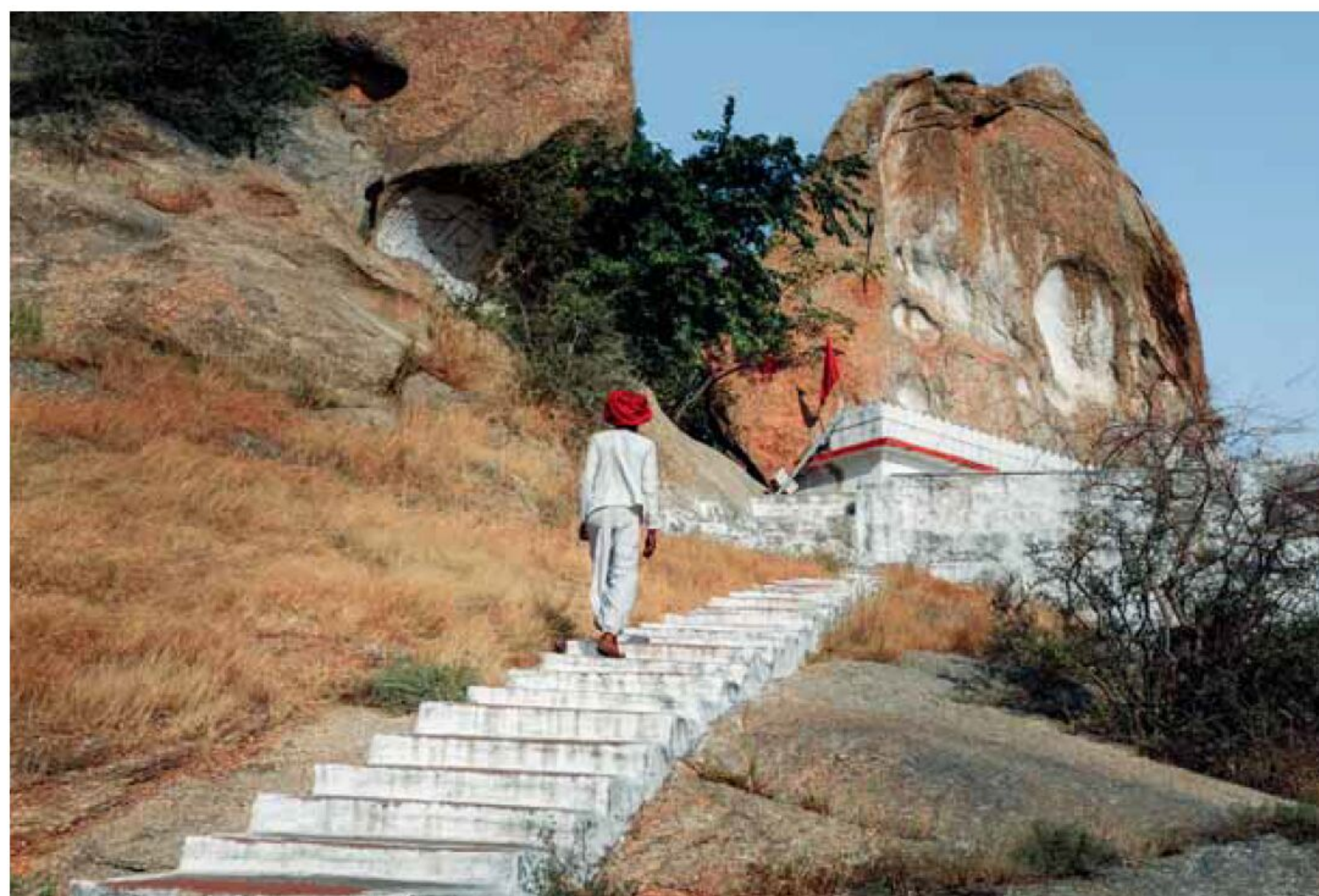
À l'occasion de Diwali, les chèvres sont bénies et décorées avant les festivités, signe de l'importance sacrée du bétail pour les Rabari. Une femelle léopard chasse une autre jeune femelle face aux avances d'un mâle.

Les temples disséminés dans les collines sont fréquentés quotidiennement par les Rabari, malgré la présence des léopards. Les communautés du village se réunissent chaque année pour sceller leur entente sacrée. Tous les jours, les troupeaux gagnent les collines pour y pâture sous la surveillance attentive des bergers.

80 LÉOPARDS DANS LA RÉGION

Les collines rocheuses sont le territoire des léopards tandis que les hommes vivent dans les plaines qui bordent les montagnes. Seules les zones à la lisière connaissent des échanges: incursions des félins dans les champs et les villages, incursions des hommes chez les félins lorsqu'ils vont prier dans l'un des nombreux temples dispersés à flanc de colline. Environ 80 léopards sauvages peuplent aujourd'hui la région. L'espèce est territoriale. Les mâles sont solitaires et côtoient les femelles seulement pour l'accouplement. Celles-ci mettent bas et cachent leur progéniture dans des cavités rocheuses.

Les petits restent deux ans aux côtés de leurs mères, le temps d'apprendre à chasser, grimper aux arbres, bondir, courir et utiliser leur vision nocturne sept fois supérieure à celle des hommes. Prédateurs opportunistes en quête permanente de nourriture, les léopards ne parviennent pas toujours à capturer le gibier, en particulier les antilopes, les sangliers, les singes, les paons qui ne se laissent pas prendre facilement. Plus dociles, le bétail des éleveurs rabari et les chiens errants sont des proies bien plus faciles.





Le berger coupe des branches pour nourrir ses chèvres, qui entretiennent naturellement la végétation des collines. Ci-contre: pendant Diwali, les enfants accompagnent les troupeaux décorés dans une joyeuse procession à travers le village. À la nuit tombée, les léopards s'activent tandis que les hommes regagnent leurs habitations.

LES TROUPEAUX À LA FÊTE

Ce matin est un jour particulier en Inde. C'est Diwali, la fête des lumières. Pour l'occasion, toute la famille est mise à contribution. Pots de peinture et brosses à dent en main, les enfants décorent le troupeau. Chèvre après chèvre, les cornes, le museau et le haut de la tête sont parés de couleurs vives. Les chevreaux joueurs et habitués à la présence des enfants viennent tirer sur leurs vêtements. Aucun animal n'est oublié. Dans un joyeux tintamarre d'assiettes en métal sur lesquelles on frappe, le cortège se met en route. Au milieu d'un nuage de poussière, tous les troupeaux du village se rejoignent pour former un grand cortège joyeux et tumultueux.

Dhana Ram, le berger rabari, quitte le village, guidant ses bêtes vers les collines environnantes. Là, il les fait paître, coupant des branches hautes qu'il leur donne à manger. Peu après, elles se dispersent, dévorant tout ce qui se trouve à leur hauteur. Jeunes pousses, bourgeons, épineux, elles entretiennent et débroussaillent naturellement les abords, sous le regard vigilant du berger. Soudain, à quelques dizaines de mètres en surplomb, il repère un léopard, qui surveille lui aussi attentivement ce qu'il se passe au pied des rochers. Mais ce n'est pas son heure, l'animal reste allongé, immobile, profitant des rayons du soleil. Avec l'air inoffensif d'un chaton, il fait sa toilette, se léchant nonchalamment la patte et la passant derrière son oreille.





Dhana Ram, berger rabari, considère les pertes occasionnelles de son troupeau comme une offrande au dieu Shiva, conformément à ses convictions religieuses.

ATTAQUE ÉCLAIR

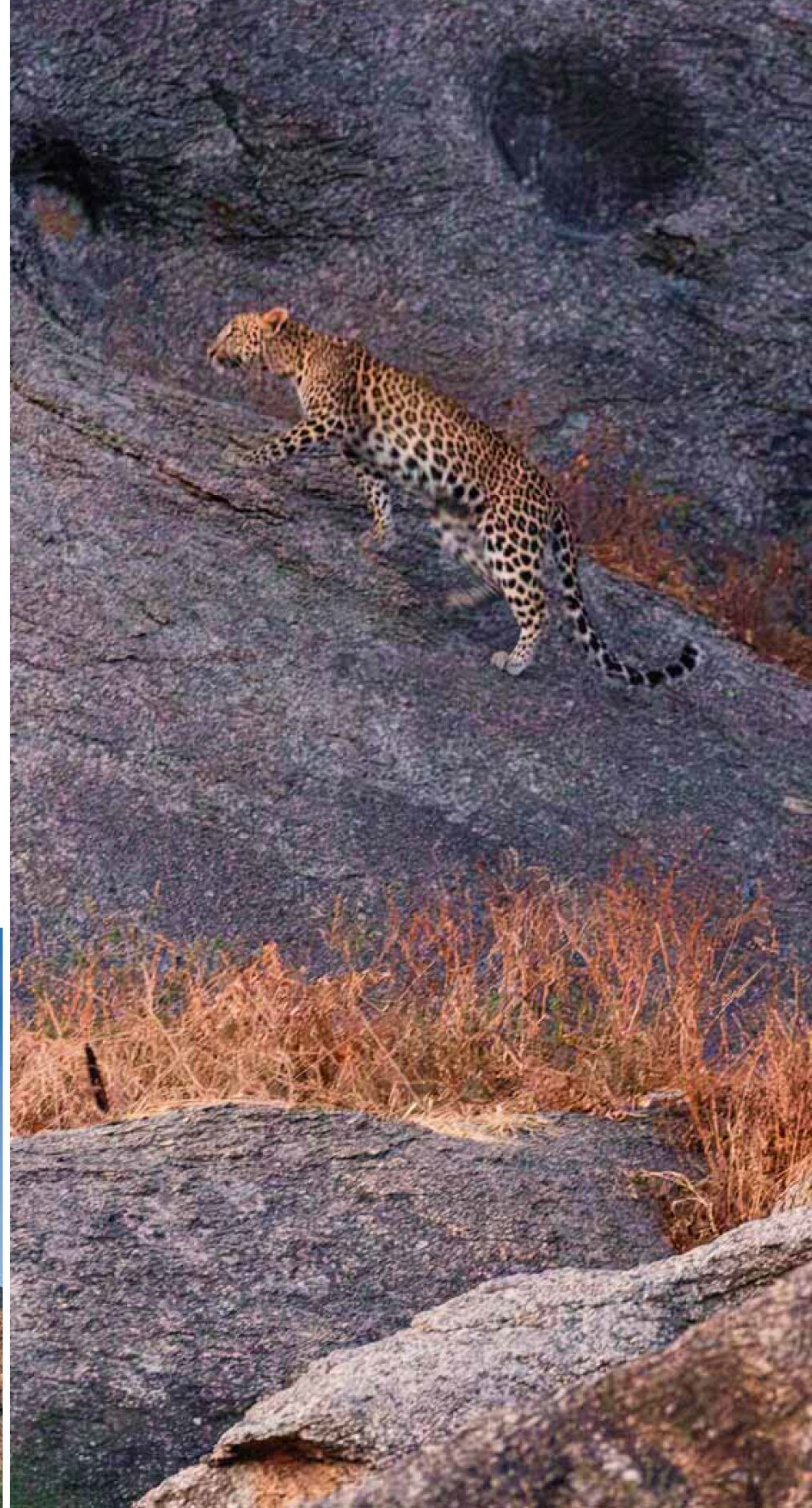
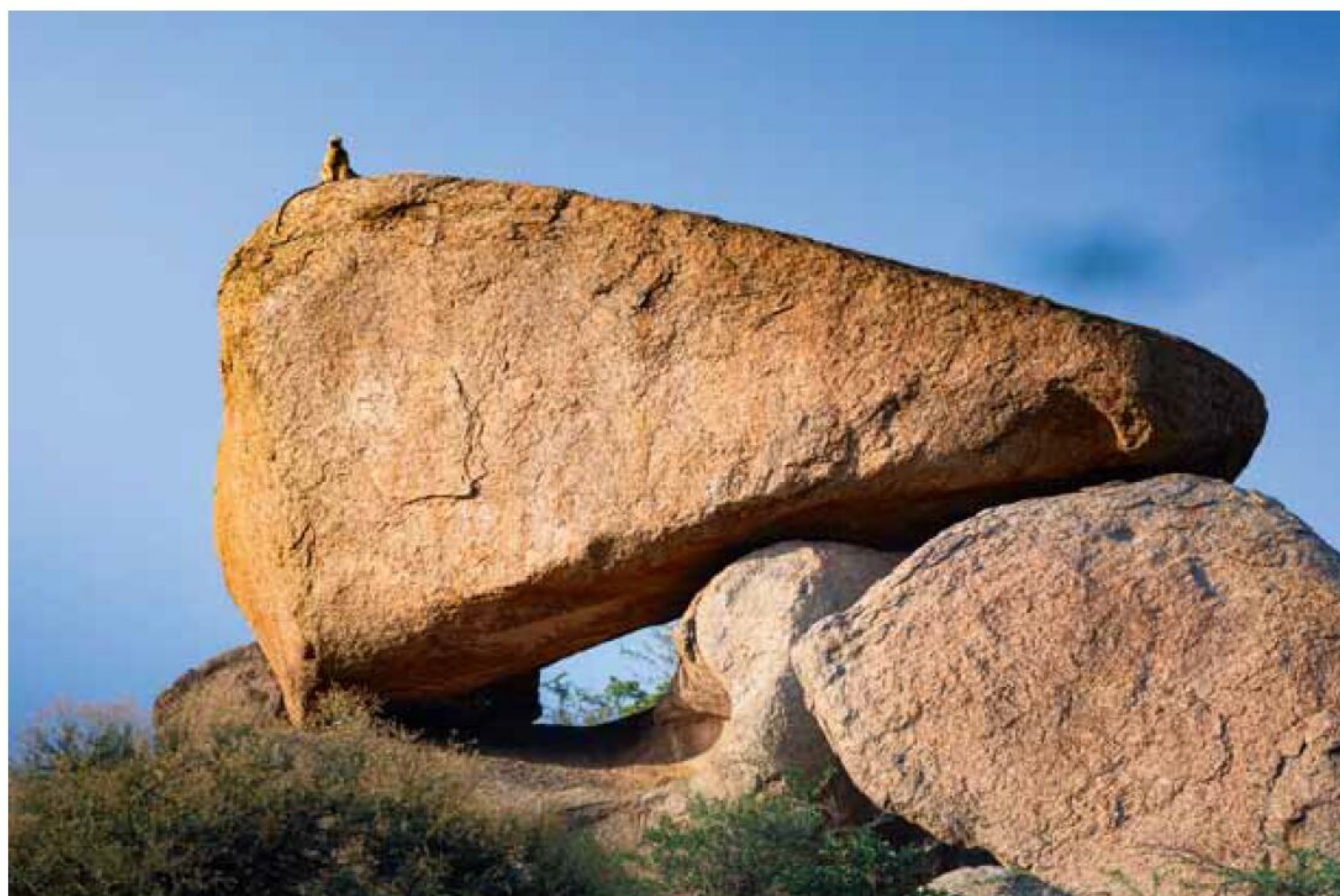
Les premières lueurs orangées du soir sonnent le départ du berger qui doit mettre à l'abri son troupeau, tandis que le félin sort de sa torpeur. Quelques jours plus tôt, alors qu'il rejoignait la route du village, un léopard l'a suivi sans qu'il s'en aperçoive. En un éclair, il s'est saisi d'une des bêtes restées à la traine. Dhana Ram, impuissant, s'est mis à crier et lui a jeté son bâton dessus. Mais c'était trop

tard, l'attaquant s'enfuyait déjà vers les montagnes, sa proie dans la gueule. Comme le dit le berger, «le jour appartient aux humains, et la nuit aux léopards». Ces mots empreints de sagesse résument bien cette coexistence singulière qui traverse les générations. Tout animal prélevé de la sorte est bien sûr une perte importante pour le modeste berger et sa famille. Mais il doit suivre

son dharma, sa conviction religieuse. Dhana Ram, à l'image des Rabari, ne chasse pas. Il est végétarien et considère que toute vie a sa place sur Terre. La perte d'une bête est perçue comme une offrande au dieu Shiva. Alors, comme tous les membres de sa communauté, il ira au temple et priera, pour que ce sacrifice maintienne la paix et l'harmonie de tous les êtres qui vivent ici.

UN ÉQUILIBRE FRAGILE

Les traditions séculaires des Rabari ont été jusqu'à présent le ciment d'une coexistence pacifique rarissime entre humains et prédateurs. Mais les jeunes rabari, même s'ils restent très attachés à leur communauté, veulent s'intégrer à la jeunesse indienne et aspirent à une vie plus moderne. Ils s'éloignent peu à peu du métier difficile d'éleveur de leurs parents. La région connaît par ailleurs un développement touristique lié à la présence des léopards. L'un des enjeux majeurs de ces prochaines années, au-delà de la préservation des lieux et l'exploitation des ressources naturelles, sera d'organiser un écotourisme raisonné avec les différentes instances locales (gouvernement, office des forêts, opérateurs touristiques, populations) pour que perdure cet équilibre fragile.



Les gigantesques blocs de granit sculptent le paysage singulier de Jawai et offrent d'innombrables refuges aux léopards. Un groupe d'enfants participe aux préparatifs de Diwali.

L'INDE DU SUD, GRANDEUR NATURE

Du 23 novembre au 9 décembre 2026 (17 jours)



VOTRE GUIDE FRANCOPHONE
SANJAY

Ce passionné de nature et de faune est aussi un véritable ambassadeur de la culture et de l'histoire indiennes. Attentif et toujours à l'écoute, Sanjay enrichit chaque visite d'anecdotes et de comparaisons fascinantes alimentées par ses propres expériences de voyages en Europe et en Asie.



Parcourez le Sud de l'Inde au fil de régions rurales et nature souvent méconnues : le Karnataka, le Kerala et le Tamil Nadu. Vous traverserez forêts et parcs nationaux, plantations de thé des Ghâts occidentaux, rizières et lagunes. Des safaris, des navigations, des visites de marchés et des rencontres avec naturalistes, agriculteurs et artisans ponctueront ce voyage immersif, dédié aux amoureux d'authenticité.

JOURS 1 ET 2

De Genève à Bangalore

Envol de Genève pour Bangalore : plongée dans l'histoire du temple de Bhoga Nandeeshwara, niché dans les collines et qui impressionne par la finesse et la précision de ses sculptures.

JOURS 3 ET 4

Mysore

Flâneries en ville de Mysore : marchés locaux de fleurs et de légumes, quartiers résidentiels traditionnels, jardins publics... L'urbanisme de la ville reflète une planification soucieuse des espaces verts. Une excursion dans le bassin du fleuve Kaveri, vous permettra de mieux comprendre comment les pouvoirs successifs ont façonné l'agriculture au Karnataka.

JOURS 5 À 7

Sur les traces des animaux

En jeep et bateau, des safaris dans les parcs de Ranganathittu, Kabini et Bandipur vous mèneront à la rencontre des oiseaux, des tigres, éléphants, léopards et crocodiles.

JOURS 8 ET 9

Exploration dans les hauteurs des Ghâts occidentaux

Vous rejoindrez Ooty, une station climatique et embarquerez à bord de l'un des plus

anciens trains à crémaillère au monde, serpentant entre plantations de thé, forêts d'eucalyptus et végétation subtropicale. Au passage, visite de plantation de thé.

JOURS 10 À 12

De l'or vert aux fils de coton

À Pollachi, découverte des plantations de cocotiers mais aussi des villages de tisserands où des artisans perpétuent l'art du tissage à la main. En redescendant en plaine, vous passerez à travers les zones rurales rizicoles pour découvrir les pratiques d'irrigation traditionnelles.

JOURS 13 ET 14

Lac Vembanad et Backwaters du Kerala

Direction le Sud et la région des Backwaters pour une croisière sur un bateau traditionnel. Ce sera l'occasion de découvrir le quotidien d'une plantation pour un aperçu des cultures du riz et des épices qui façonnent le paysage et l'économie du Kerala.

JOURS 15 À 17

Cochin et retour à Genève

Cochin, ancien comptoir chinois, portugais, hollandais et anglais, sera l'occasion de flâneries dans les ruelles tortueuses, bordées de charmantes maisons coloniales et d'antiquaires. Puis, vol de retour pour Genève.

LES EXPÉRIENCES ANIMAN

- Découverte des parcs nationaux de Kabini et Bandipur, à la recherche des tigres et autres mammifères
- Exploration des plantations de thé et des unités de transformation dans les Nilgiris
- Immersion dans les pratiques agricoles locales entre rizières et cocoteraies
- Découverte des villages de tisserands autour de Pollachi
- Croisière privée dans les backwaters au Kerala

Prix par pers. en ch. double : CHF 7'450.-
Sup. ch. individuelle : CHF 1'900.-

Renseignements et programme complet :

Au Tigre Vanillé
Lysiane Haefelin,
spécialiste Inde

021 566 74 97

lysiane@autigrevanille.ch



AU TIGRE VANILLÉ
CREATION DE VOYAGES

PORTFOLIO

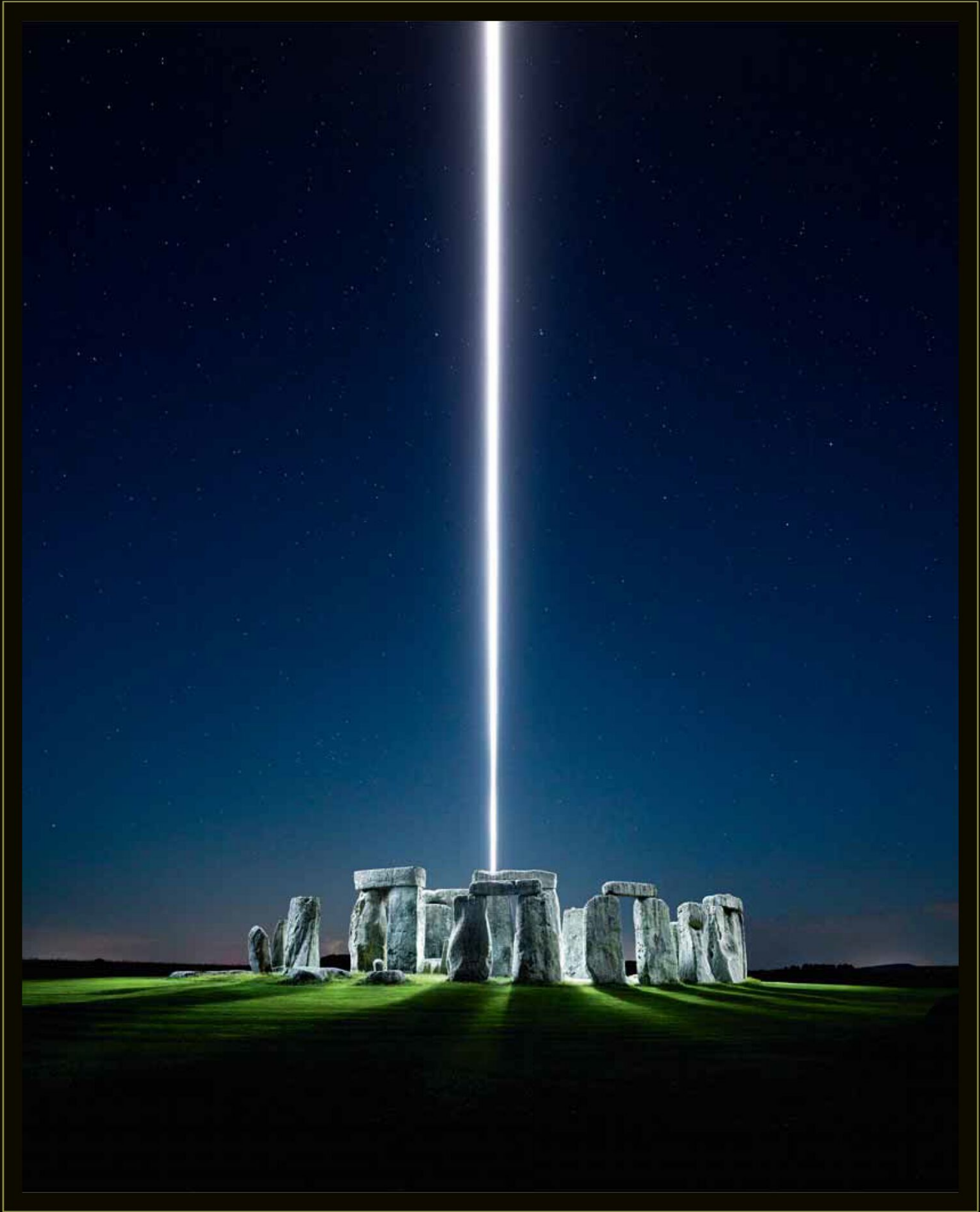


REUBEN WU
PAYSAGES DE SCIENCE-FICTION













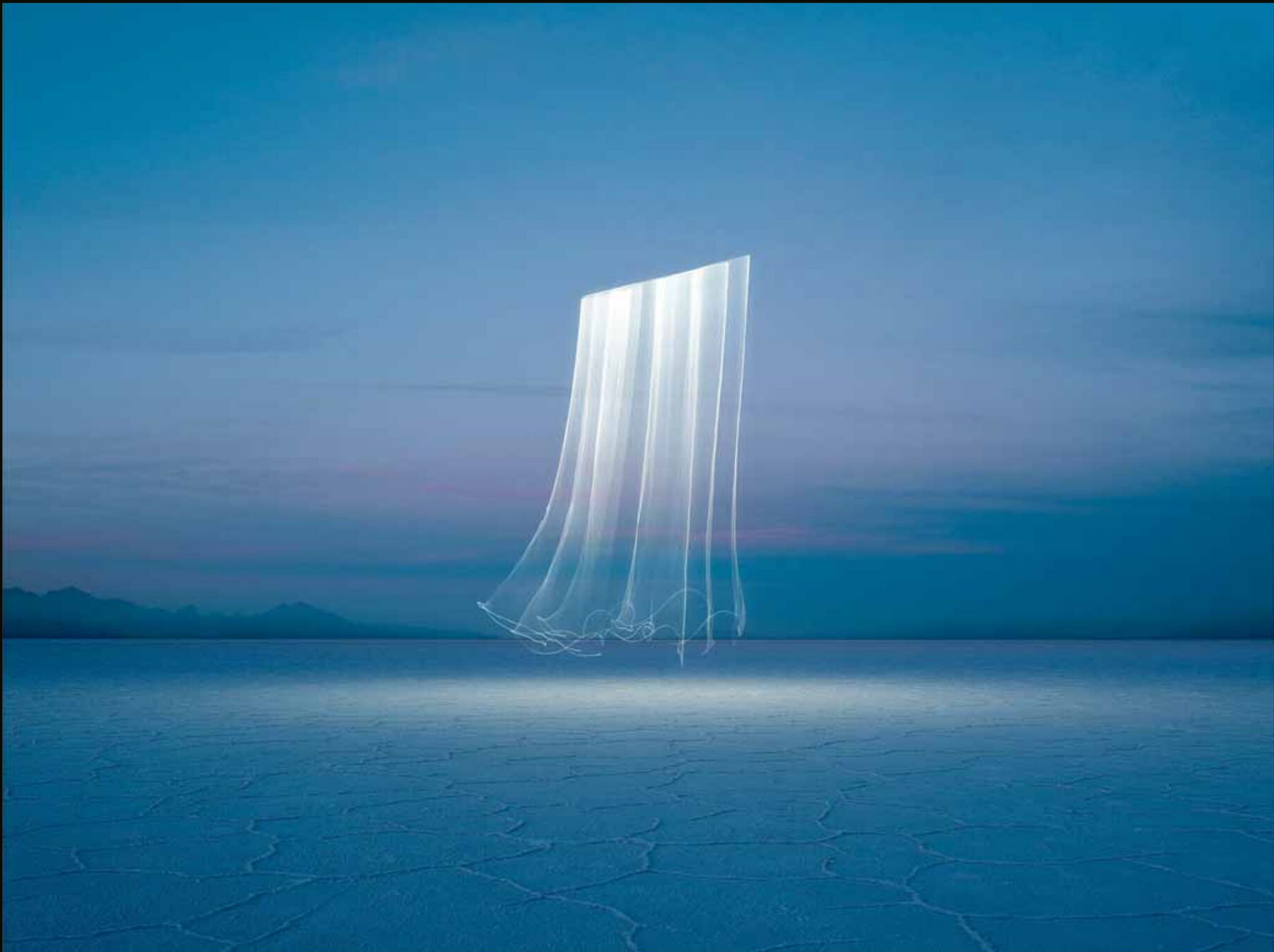
















PORTFOLIO

REUBEN WU PAYSAGES DE SCIENCE-FICTION



Reuben Wu est un photographe, réalisateur et ancien musicien vivant entre les États-Unis et l'Europe, dont le travail explore les liens entre paysage, technologie et imagination. À la croisée de la photographie, de l'exploration et de l'art contemporain, il développe un langage visuel immédiatement reconnaissable, mêlant interventions lumineuses et environnements naturels. Ses images sont réalisées à l'aide de drones équipés de puissantes sources lumineuses, qui redessinent le relief et révèlent une lecture inédite des paysages.

Son travail a été exposé dans plusieurs galeries et musées internationaux et publié dans de nombreux médias, parmi lesquels *National Geographic*, *The New York Times*, *TIME*, *Wired* ou encore *Adobe Create*. Il col-

labore également avec de grandes marques dans les domaines de la technologie, de l'automobile et de l'outdoor.

Le portfolio présenté dans ce numéro rassemble une sélection d'images issues de sa série *Lux Noctis* ainsi que de travaux plus récents réalisés aux quatre coins du monde. Grâce à un minutieux travail de prise de vue nocturne, Reuben Wu utilise la lumière comme un véritable outil de sculpture du paysage, transformant volcans, déserts, glaciers ou montagnes en décors presque irréels. Entre photographie et art numérique, ses créations brouillent les frontières du documentaire et de la fiction, tout en invitant à porter un regard neuf sur la beauté et la fragilité de notre planète.

reubenwu.com



| 1



| 2



| 3



4 |



| 5



6 |



| 7



8 |



| 9



10 |



| 11



12 |



| 13



14 |



| 15

1 | Réserve hopi
Arizona, États-Unis

2 | Salar d'Uyuni
Bolivie

3 | Bisti Badlands
Nouveau-Mexique, États-Unis

4 | Lac Supérieur
Michigan, États-Unis

5 | Stonehenge
Royaume-Uni

6 | Bonneville Salt Flats
Utah, États-Unis

7 | Courmayeur
Vallée d'Aoste, Italie

8 | Péninsule du Yucatán
Mexique

9 | Glacier Pastoruri
Pérou

10 | Vermilion Cliffs
Arizona, États-Unis

11 | Leslie Gulch
Oregon, États-Unis

12 | Yant Flat
Utah, États-Unis

13 | Bonneville Salt Flats
Utah, États-Unis

14 | Yant Flat
Utah, États-Unis

15 | Bisti Badlands
Nouveau-Mexique, États-Unis



ARRÊTER LE REGARD

Lu avec passion, relu, prêté, conservé, collectionné...
Animan cultive l'enchantement du regard depuis 1981.

Le rêve, l'émotion, la beauté constituent l'univers qu'il partage
avec ses fidèles lecteurs. C'est aussi l'écrin qu'il offre
à la publicité de ses annonceurs.

**Animan est le magazine de l'exceptionnel, une fenêtre magnifiquement
ouverte sur une communication de qualité.**



Pour plus d'informations contacter:
MHD SA
Mme Dominique Breschan
Tél. +41 79 818 27 55
dominique.breschan@mhd.ch

Animan

RÊVER | VOYAGER | PRÉSERVER





CHINE

LES PIERRES

qui murmurent

DES PRIÈRES

Texte et photos : Laurence Chellali

Sur les hauts plateaux tibétains, les pierres de mani jalonnent routes, villages et monastères. Gravées de mantras et de prières, elles racontent une manière singulière d'habiter le monde, où la spiritualité est si forte qu'elle finit par modifier le paysage.





Les empilements de pierres de mani se comptent par dizaines de milliers à Xinzhai. Une femme avec son moulin à prières est venue y faire un pèlerinage. Elle fera le tour du lieu sacré des dizaines de fois.

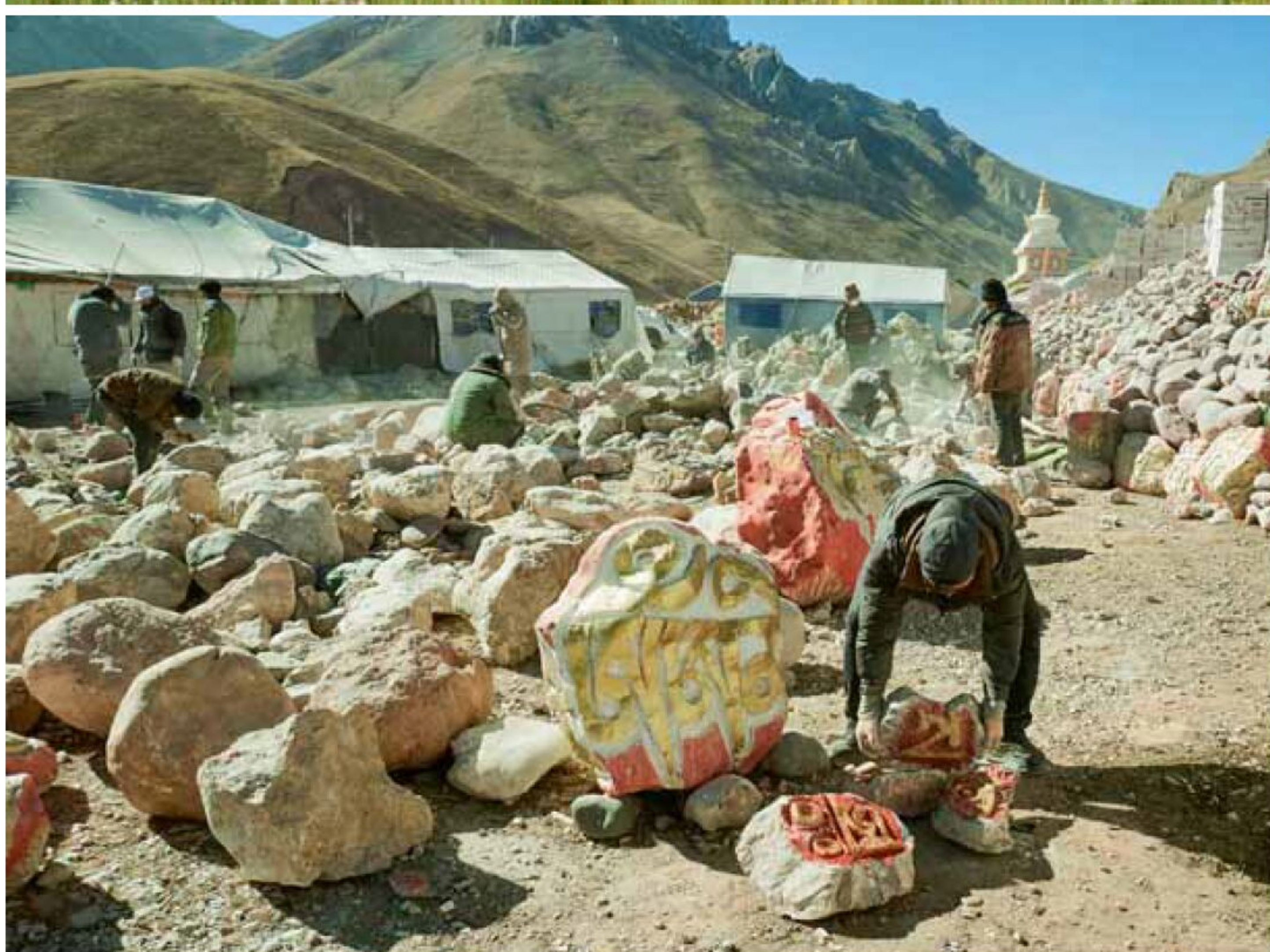


Dans la province du Qinghai, dans le nord-ouest de la Chine, les pierres de mani sont partout. Elles bordent les routes, s'accumulent à l'entrée des villages ou accompagnent les cols battus par le vent. À leur approche, les passants ralentissent, murmurent quelques mots presque inaudibles ou font tourner un moulin à prière. Tous les contournent dans le même sens, comme s'ils obéissaient à une règle invisible.

Dans plusieurs villages, dont Yushu ou Xinzhai, les pierres font plus que simplement ponctuer le paysage, elles le façonnent. Elles forment des murs, des passages, parfois de véritables couloirs qui s'étendent à perte de vue. Depuis le XIX^e siècle, ce site ne cesse de croître. Au premier regard, ces accumulations ressemblent à de simples tas de pierres. Pourtant, chacune a été gravée avant d'être déposée là, participant à une œuvre collective anonyme qui s'ancre durablement dans le territoire.



Vendeurs de pierres dans les rues de Xinzhai. Des porteurs proposent leurs services pour les installer dans les endroits difficiles d'accès. Pendant un temps, celles-ci ont été gravées mécaniquement. Mais depuis plusieurs années, les autorités religieuses ont imposé le retour à la pratique manuelle.



Mantra gravé dans une roche naturelle près du lac glaciaire Xinluhai, dans la région de Degê. À Zadoi, les pierres sont sculptées et peintes sur un nouveau site avant d'être intégrées aux amoncellements.

« ཨོཾ་མ་ཎི་པ་དེ་ཙྰ་ཨོཾ་ »

UNE PRATIQUE TRÈS ANCIENNE

Ces ensembles sont appelés pierres de mani. Leurs surfaces sont couvertes de mantras, de prières ou de figures sacrées. Certaines sont de simples galets ramassés dans une rivière, d'autres sont taillées dans la roche sous forme de plaques rectangulaires voire gravées directement dans les falaises. Isolées ou regroupées en ensembles monumentaux, elles accompagnent les déplacements quotidiens et marquent les lieux de passage. Si les inscriptions sont aujourd'hui associées au bouddhisme tibétain, la pratique consistant à empiler des pierres sur les cols, au bord des lacs ou des chemins est plus ancienne. Elle plonge ses racines dans la tradition Bön, une des anciennes religions du Tibet, profondément liée au culte des montagnes et des forces de la nature.



Le séisme de 2010, qui a dévasté la région de Yushu, a aussi transformé Xinzhai. Les pierres de mani restées debout ont été intégrées à un nouvel aménagement des accès, donnant naissance à ces longues constructions de pierre.

RÉPÉTER POUR TRANSFORMER

Autour de Yushu, les six syllabes d'*Om Mani Padme Hum* sont omniprésentes. Souvent traduit par «Salut au joyau dans le lotus», ce mantra est indissociable de la notion de compassion et de la transformation de l'esprit. Le mot mani, qui signifie «joyau», ne désigne pas la pierre elle-même mais ce qu'elle porte symboliquement. Dans le monde tibétain, cette idée est intimement liée à la compassion, conçue non comme un idéal abstrait mais comme une pratique quotidienne qui s'inscrit dans les gestes les plus élémentaires.

Le mantra est récité en marchant, murmuré dans les maisons, les temples et les commerces. Sa force ne réside pas tant dans son sens que dans sa répétition. Prononcé à voix basse ou répété intérieurement, il façonne progressivement l'attention et la manière de percevoir le monde. Graver ces syllabes dans la pierre revient à aller au-delà de la voix. Le mantra acquiert ainsi une présence durable, inscrite dans le paysage lui-même. La plupart sont réalisées suite à un décès. Leur gravure devient alors un acte de dévotion dont le mérite est dédié au défunt dans le cadre du cycle des renaissances.



Au pied de l'Amnye Machen, l'une des huit montagnes sacrées du bouddhisme tibétain, les pèlerins lancent des papiers de prière vers les esprits. Ci-contre: les pierres sont fréquemment enduites de pigment rouge avant d'être gravées. Le mantra «Salut au joyau dans le lotus» sert de socle et de fondation à cet amoncellement près du lac Yejihai.

Les villageois évoquent jusqu'à plusieurs dizaines de milliers de signes pour une seule personne. Les pierres sont façonnées au gré des moments disponibles, durant des semaines, des mois, quand ce ne sont pas des années. Près de Zadoi, au pied d'une mon-

tagne, un nouvel amoncellement est en train de naître. Quelques tentes servent d'habitation temporaire ou d'atelier où des graveurs tracent mantras et prières. L'ouvrage grandit lentement, entretenu par les proches venus honorer leurs morts.





Une femme porte un mantra gravé dans le style Kham afin de l'installer dans un nouvel espace consacré aux pierres de mani, à Xinzhai. Peu à peu, ce nouveau site se remplira à son tour, jusqu'à saturation, avant qu'un autre lieu ne soit choisi pour poursuivre cette accumulation rituelle.

UNE ŒUVRE SANS AUTEUR

Pour les Tibétains, ces pierres portent en elles l'énergie de la prière initiale. En passant à proximité, les fidèles participent à la maintenir. Les pierres réalisées par des artisans expérimentés côtoient celles gravées plus simplement par des proches ou des familles. Certaines inscriptions sont d'une grande finesse, d'autres beaucoup plus rudimentaires. Mais cette différence importe peu car l'intention prime sur la perfection du geste. À Xinzhai, malgré l'immensité du site, rien n'est totalement laissé au hasard. Des familles disposent leurs pierres avec une attention particulière. Lorsque la prière

s'étend sur plusieurs pierres, celles-ci doivent être placées dans le bon ordre afin que le texte reste lisible, même si l'ensemble finira un jour recouvert par d'autres pierres.

Au milieu des murs de mani se dresse une antenne de téléphonie. D'abord perçue comme une intrusion moderne, elle finit par produire l'impression inverse: plutôt que de s'effacer devant le monde contemporain, ce sont les pierres qui semblent avoir progressé jusqu'à lui. Ces accumulations deviennent des archives sensibles où se déposent, de génération en génération, les traces des vivants et la mémoire des morts.



Syllabes de mantra gravées directement dans le lit de la rivière. Celle-ci est un des premiers affluents du Mékong.

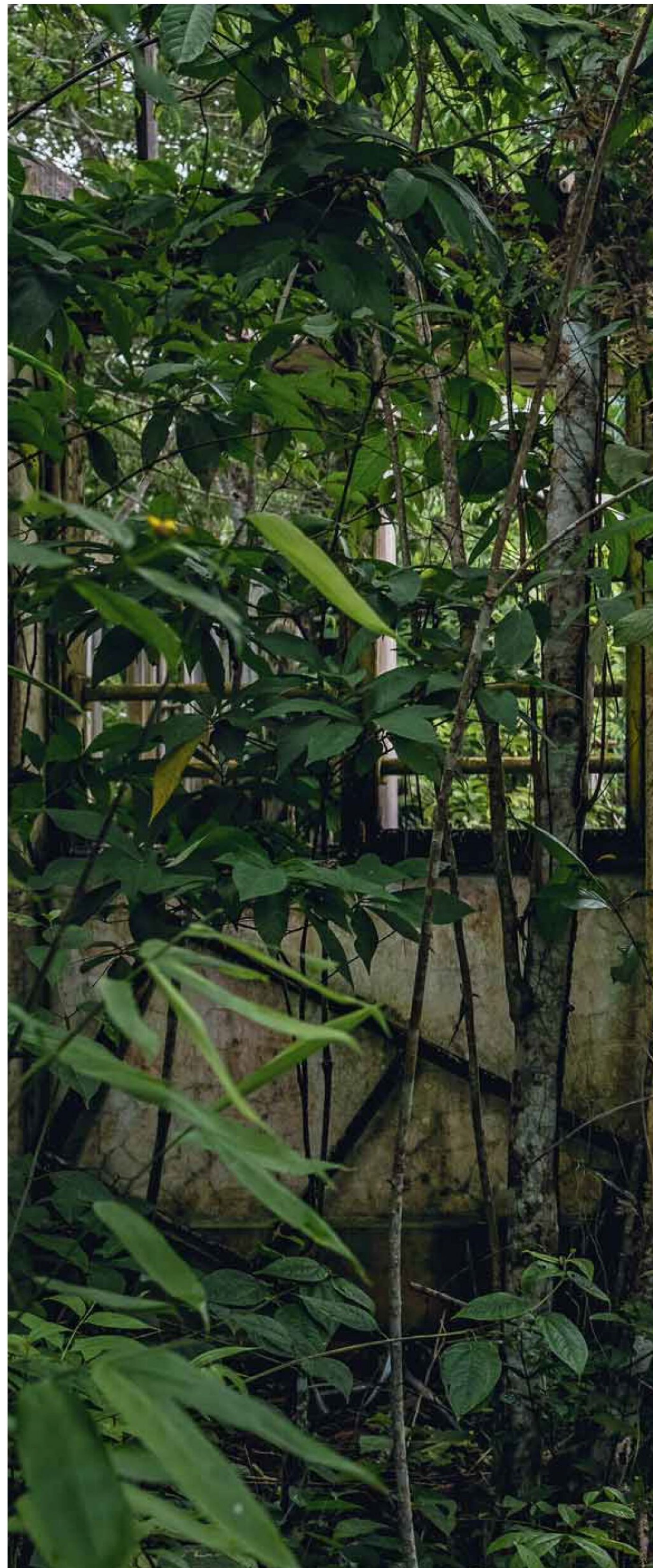
ARTISANS DE L'INVISIBLE

Dans les régions tibétaines, les graveurs de mani ne forment pas une profession clairement définie. Certains sont artisans, d'autres moines ou simples villageois. Beaucoup apprennent en observant des praticiens expérimentés avant de reproduire eux-mêmes les mantras sur la pierre. La maîtrise de l'écriture tibétaine compte autant que l'habileté du geste. Contrairement aux artistes qui signent leurs œuvres, les graveurs de mani restent presque toujours anonymes. Leurs pierres se fondent dans les murs existants, où l'identité de l'auteur importe moins que la prière qu'il contribue à transmettre.



BRÉSIL À Fordlândia, les vestiges de l'utopie américaine

Texte : La rédaction | Photos : Bryan Denton







Le Tapajós demeure la principale voie d'accès à Fordlândia. Habitants, marchandises et visiteurs arrivent toujours par le fleuve. Une femme est assise à côté d'une peinture murale représentant le château d'eau Ford en arrière-plan. Ci-contre: l'ancienne usine de transformation du caoutchouc domine encore le centre de Fordlândia. Aujourd'hui, le bâtiment fait partie du quotidien des quelque 3000 habitants.



Construite au cœur de l'Amazonie pour produire le caoutchouc destiné aux automobiles Ford, Fordlândia devait devenir une cité industrielle exemplaire. Près d'un siècle après sa fondation, quelque 3000 habitants vivent toujours parmi les maisons, les ateliers et les infrastructures hérités de ce rêve que le temps a fini par effacer.

Sous le grand château d'eau métallique, assemblé dans le Michigan avant d'être acheminé par voie d'eau jusqu'en Amazonie, quelques habitants attendent le bateau qui remonte le Tapajós. Derrière eux, l'ancienne station de pompage construite par la Ford Motor Company continue d'alimenter une partie du village. Le courrier, les marchandises et les visiteurs arrivent tou-

jours par le fleuve, plusieurs heures après avoir quitté Santarém. La ville compte aujourd'hui près de 3000 habitants. Beaucoup sont arrivés bien après le départ de Ford, d'autres sont les descendants des premiers ouvriers. Tous vivent dans une cité dont ils n'ont pas choisi l'architecture, héritage d'un passé révolu qui continue néanmoins de marquer le quotidien de sa présence.



Les rues rectilignes et l'éclairage public rappellent le plan urbain inspiré des petites villes américaines voulu par Henry Ford. Le parquet et le mobilier d'origine sont encore visibles dans l'ancien club américain du quartier résidentiel de Fordlândia. Cette maison construite dans les années 1920 est aujourd'hui occupée par Eliseu Nogueira, 71 ans.

DESSINÉE DEPUIS DETROIT

Les rues rectilignes, les maisons surélevées, les bâtiments administratifs et les anciens ateliers ne ressemblent guère aux villages amazoniens voisins. Lorsque Henry Ford lance son projet en 1928, il ne cherche pas seulement à planter des hévéas. Il veut reproduire au Brésil un modèle urbain inspiré des petites villes américaines. Eau courante, électricité, hôpital, école, cinéma, piscine, terrain de golf, courts de tennis: tout est prévu pour accueillir une population qui doit atteindre 10'000 habitants.

Au plus fort de son activité, près de 7000 personnes vivent déjà à Fordlândia. Les cadres américains disposent de maisons confortables, tandis que les ouvriers brésiliens occupent des quartiers distincts. L'hôpital, considéré à l'époque comme l'un des plus modernes du pays, symbolise cette volonté de créer une ville capable d'offrir les mêmes services qu'une cité nord-américaine, à plusieurs jours de bateau des grands centres urbains.





QUAND LE CAOUTCHOUC VALAIT DE L'OR

À la fin des années 1920, aucune automobile ne peut se passer de caoutchouc naturel. Pneus, joints, courroies ou amortisseurs en contiennent. Si l'hévéa est originaire d'Amazonie, le marché mondial est alors dominé par les plantations britanniques de Malaisie, issues de graines exportées clandestinement du Brésil un demi-siècle plus tôt. Henry Ford refuse de dépendre de ses concurrents pour une matière première aussi stratégique. La Ford Motor Company parvient à obtenir une concession d'environ 10'000 km² dans l'État du Pará. L'entreprise investit plusieurs dizaines de millions de dollars.



Les alignements d'hévéas témoignent de la tentative d'industrialiser la production de caoutchouc au cœur de l'Amazonie. Un homme pratique une incision en spirale sur l'écorce d'un arbre pour en extraire le latex.



D'anciens véhicules et équipements sont toujours entreposés dans les ateliers désaffectés de Fordlândia. Abandonnés par la Ford Motor Company avant son retrait définitif d'Amazonie en 1945, ils continuent de rouiller sur place.



L'ancien hôpital de Fordlândia, qui a trouvé une nouvelle fonction, accueille désormais des habitants.

Pourtant, l'industriel ne visitera jamais la ville qui porte son nom. Depuis Detroit, il imagine qu'il suffit d'appliquer les recettes qui ont fait le succès de ses usines pour faire émerger, au milieu de la forêt tropicale, une cité moderne et autosuffisante. L'Amazonie ne tarde pas à lui rappeler qu'elle a ses propres règles. Les hévéas

sont plantés en rangées serrées afin de faciliter leur exploitation. Une erreur majeure. Dans leur milieu naturel, ces arbres poussent à bonne distance les uns des autres, ce qui limite l'apparition d'un champignon redoutable, le South American Leaf Blight. Mais dans les plantations, les maladies se propagent rapidement et les récoltes s'effondrent.



Un jeune garçon s'arrête près des ateliers et des entrepôts qui formaient autrefois le cœur du projet d'Henry Ford.

LES TENSIONS FONT VOLER LE PROJET EN ÉCLAT

Les difficultés ne s'arrêtent pas là. Les dirigeants américains imposent leurs horaires, leur alimentation et une discipline inspirée de celle qui prévalait dans les usines américaines. En 1930, les tensions culminent lors de la révolte dite Breaking Pans, déclenchée notamment par le fonctionnement de la cantine. Les ouvriers détruisent une partie des installations et les cadres doivent être évacués. Malgré la création d'une nouvelle plantation à Belterra, le projet ne retrouvera jamais son élan. En 1945, la compagnie se retire définitivement d'Amazonie.

Contrairement à nombre de villes industrielles abandonnées, Fordlândia ne s'est pas transformée en cité fantôme. Lorsque Ford quitte les lieux, les bâtiments passent sous contrôle de l'État brésilien. Les familles déjà sur place restent, d'autres arrivent. Les maisons changent de propriétaires mais continuent d'être habitées. Certaines conservent encore leurs planchers d'origine ou leurs larges vérandas. Dans l'une d'elles vit un maraîcher dont le potager occupe aujourd'hui le jardin imaginé pour un ingénieur américain. Plus loin, Eduardo «Duca» Silva

dos Santos habite à quelques mètres de l'ancien hôpital où il est né, il y a plus de soixante ans.

L'AVANCÉE DE LA JUNGLE

Dans les anciens ateliers, quelques machines continuent de rouiller sous les arbres. Les lianes s'accrochent aux charpentes métalliques, les racines soulèvent les dalles de béton et les fenêtres laissent entrer la végétation. La forêt se mêle à la ville sans la faire disparaître. Les vestiges sont visibles partout, au détour d'une rue, derrière

Des habitants, en attente d'un bateau, regardent vers l'ancienne station de pompage construite par les Américains.



une maison ou près d'un terrain de football. Les habitants passent devant chaque jour, sans y prêter davantage attention.

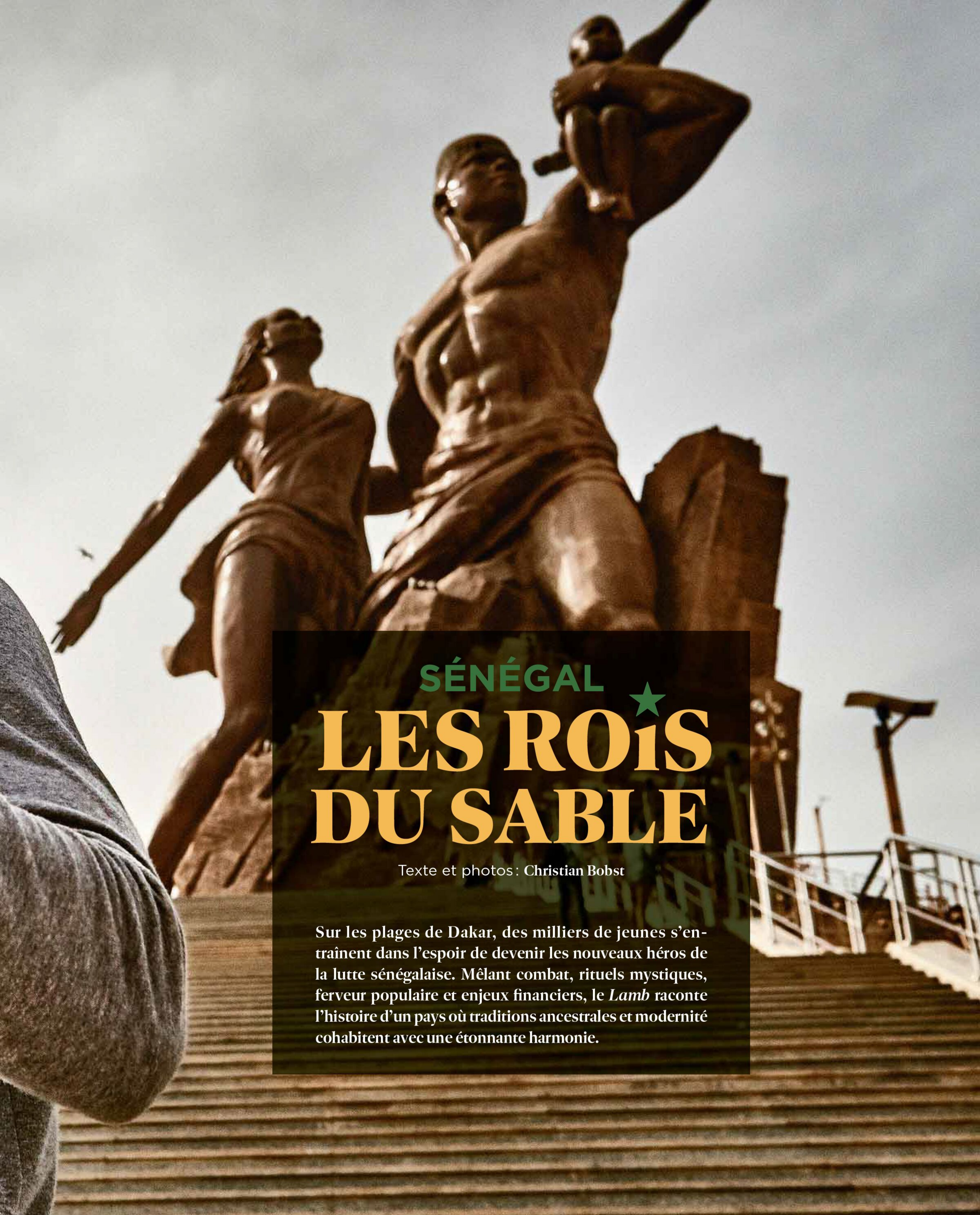
En arpentant Fordlândia, il est difficile de n'y voir qu'un fiasco industriel. Henry Ford n'a certes jamais obtenu le caoutchouc qu'il espérait produire et son immense projet s'est soldé par un échec quinze ans après son lancement. Pourtant, la ville qu'il avait imaginée existe toujours. Chaque matin, les bateaux continuent d'accoster au débarcadère, les enfants rejoignent l'école et les motos sillonnent les rues tracées il y a près d'un siècle. Le Tapajós rythme désormais la vie bien davantage que les chaînes de montage dont rêvait Henry Ford, désormais oubliées.



LA SOCIÉTÉ IDÉALE SELON HENRY FORD

Le projet de Fordlândia ne se limitait pas à produire du caoutchouc. Henry Ford voulait aussi exporter en Amazonie les principes sociaux qui avaient fait le succès de ses usines américaines. Les ouvriers étaient encouragés à adopter un mode de vie jugé exemplaire: alimentation équilibrée, hygiène stricte, activité physique et abstinence d'alcool, dont la consommation était interdite. Les maisons faisaient l'objet d'inspections régulières et les loisirs étaient encadrés, avec des terrains de sport, un cinéma ou des soirées de danse.





SÉNÉGAL ★ LES ROIS DU SABLE

Texte et photos : Christian Bobst

Sur les plages de Dakar, des milliers de jeunes s'entraînent dans l'espoir de devenir les nouveaux héros de la lutte sénégalaise. Mêlant combat, rituels mystiques, ferveur populaire et enjeux financiers, le *Lamb* raconte l'histoire d'un pays où traditions ancestrales et modernité cohabitent avec une étonnante harmonie.



Les séances de lutte commencent dès le plus jeune âge, sur des terrains de sable improvisés dans les quartiers de Dakar.





À l'aube, les plages de la capitale deviennent un immense terrain d'entraînement où des centaines de lutteurs travaillent leur force et leur endurance.

À l'aube, la plage de Ngor, à la pointe nord-ouest de la presqu'île du Cap-Vert, à Dakar, semble encore appartenir aux pêcheurs. Quelques pirogues colorées oscillent sur l'Atlantique tandis que les premières silhouettes apparaissent sur le sable. Certains courent ou soulèvent des charges improvisées, d'autres répètent inlassablement des mouvements de lutte. Dans la capitale, ces scènes se reproduisent chaque matin sur des kilomètres de littoral. Dans ce pays de près de vingt millions d'habitants, la lutte sénégalaise constitue un phénomène social, culturel et économique qui dépasse largement le cadre des compétitions.

PLUS POPULAIRE QUE LE FOOT

Pour un visiteur étranger, cette passion nationale peut surprendre. Le football est omniprésent au Sénégal, mais il reste souvent relégué au second plan après la lutte. Les plus grands combats remplissent les stades, alimentent les conversations et enflamment les débats pendant des semaines. Les visages des champions s'affichent sur d'immenses panneaux publicitaires. Leurs revenus rivalisent avec ceux de nombreuses stars du sport international. Dans les quartiers populaires, ils incarnent la réussite, la force et l'ascension sociale.

Appelée Lamb en wolof, la discipline trouve ses origines dans les traditions rurales du pays. Bien avant de devenir un spectacle médiatique, elle était pratiquée dans les villages à l'occasion des fêtes communautaires et des célébrations agricoles. Les affrontements opposaient les jeunes hommes des différentes localités et permettaient de mesurer leur courage autant que leur puissance physique. Au fil du temps, cette pratique ancestrale s'est transformée en sport professionnel sans perdre totalement ses racines. Aujourd'hui encore, les lutteurs revendiquent souvent leur appartenance à une région, une communauté ou une histoire familiale.

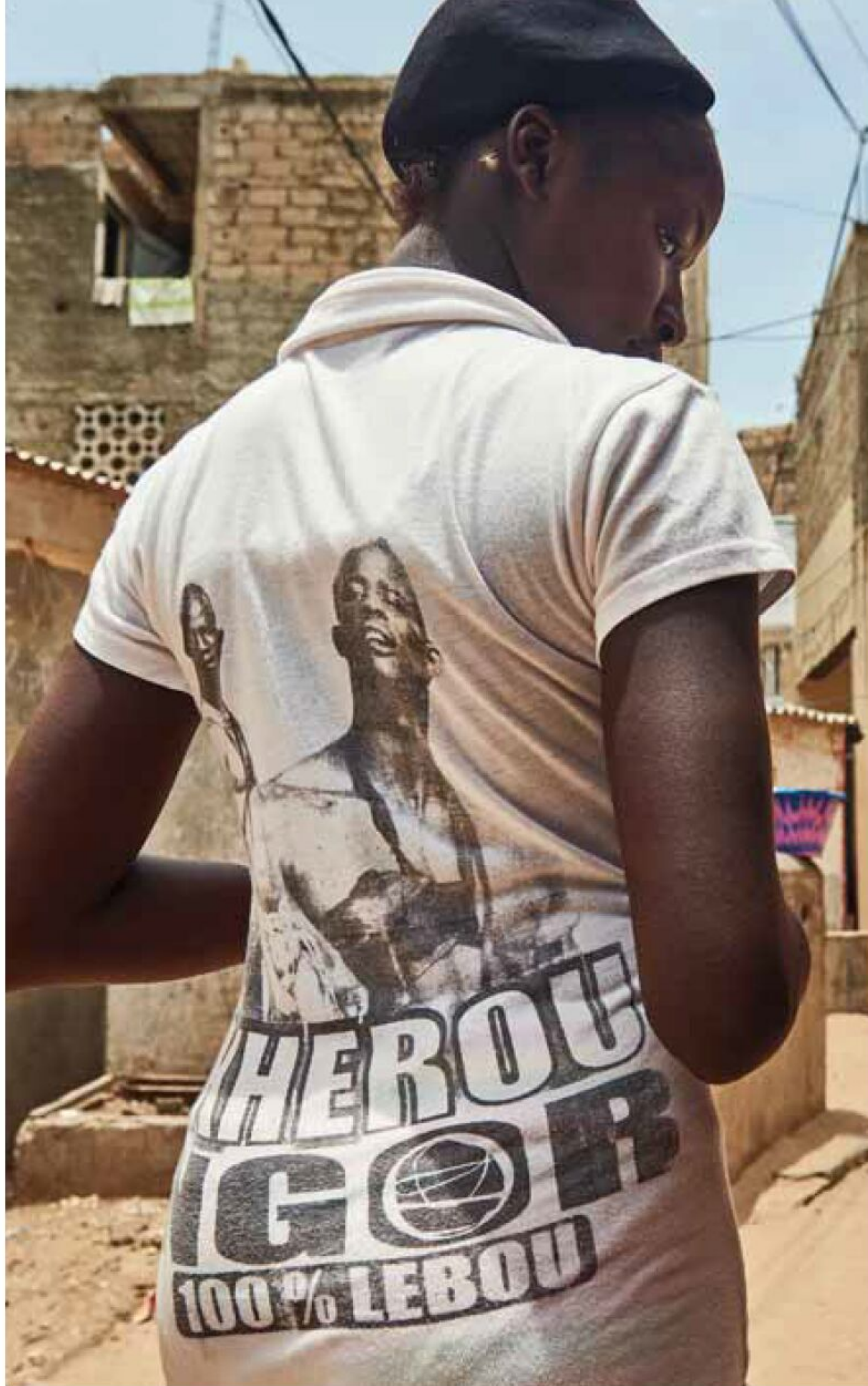


Dans l'arène, projections et coups de poing se combinent dans la version professionnelle du Lamb, une forme de lutte unique au monde.

LES COUPS DE POING SONT AUTORISÉS

La version moderne de la lutte sénégalaise possède une particularité unique: dans la variante professionnelle, dite «lutte avec frappe», les coups de poing sont autorisés. Les combattants cherchent certes à faire tomber leur adversaire au sol, mais ils peuvent également utiliser leurs poings pour créer l'ouverture décisive. Cette dimension spectaculaire contribue largement à l'attrait du sport. Certains lutteurs deviennent célèbres grâce à leur puissance de frappe autant qu'à leur technique. Les combats peuvent durer plusieurs minutes ou se terminer en quelques secondes sur un seul coup parfaitement placé.

Parmi les nombreux combattants rencontrés au cours de plusieurs années de reportage figure Kherou Ngor. Dans son quartier de Ngor, ancien village lébou devenu l'un des secteurs les plus emblématiques de Dakar, il est connu de tous. Son véritable nom est Djibril Ndir, mais comme la plupart des lutteurs, il s'est choisi un nom de combat. Kherou signifie rocher, une référence aux masses volcaniques noires qui bordent la côte atlantique. Solide, compact et difficile à déplacer: le surnom résume parfaitement l'image qu'il souhaitait véhiculer dans l'arène.



UN MARABOUT DERRIÈRE CHAQUE LUTTEUR

Pour comprendre la lutte sénégalaise, il faut toutefois regarder au-delà de l'affrontement sportif. Une grande partie de son univers se construit en dehors des stades, dans une zone où se mêlent croyances, traditions et spiritualité. Chaque lutteur s'entoure généralement d'un marabout, personnage dont le rôle oscille entre guide religieux, conseiller spirituel et spécialiste des pratiques mystiques. Dans un pays où l'islam soufi occupe une place centrale, ces figures bénéficient souvent d'une grande influence.

Avant les combats, les rituels occupent une place essentielle. Certains lutteurs portent des amulettes cousues dans leurs vêtements ou attachées à leur corps. D'autres participent à des cérémonies complexes impliquant prières, bains rituels ou préparations symboliques. Pour les observateurs occidentaux, ces pratiques peuvent sembler relever de la superstition. Au Sénégal,



Le nom des champions est omniprésent dans les quartiers populaires, où ils sont devenus de véritables modèles de réussite. Les fumigations et autres préparations mystiques font partie des rituels destinés à protéger les combattants. Avant chaque combat, chants, danses et cérémonies renforcent la cohésion entre le lutteur, son entourage et ses supporters.



Derniers moments de calme et de concentration avant de rentrer dans l'arène. Ci-contre: Kherou Ngor se verse du lait de vache sur la tête et le corps. Il accomplit ce rituel dans l'eau pour obtenir le soutien spirituel d'un esprit qui habiterait les rochers du rivage.

elles s'inscrivent plutôt dans une vision du monde où l'invisible trouve naturellement sa place dans le quotidien. D'ailleurs, même parmi les supporters les plus modernes, rares sont ceux qui rejettent totalement l'idée que les forces spirituelles puissent influencer l'issue d'un combat.

DES RITUELS DISCRÈTEMENT PRATIQUÉS

À Ngor, Kherou m'a ainsi conduit dans un lieu discret caché derrière un mur couleur sable. Dans une petite cour re-

posaient plusieurs jarres en terre cuite consacrées aux ancêtres de sa famille. Cet espace, appelé *Cham*, constitue un sanctuaire privé où se déroulent certains rituels. Le lutteur et son cousin y versaient du lait sur les récipients avant de réciter des prières et d'accomplir différents gestes transmis de génération en génération. Loin du tumulte des stades, ces moments révèlent une autre facette de la lutte, celle d'une pratique enracinée dans les mémoires familiales et les croyances héritées. Les plages de Dakar constituent également des lieux privilégiés pour ces

rituels. Un matin, peu après le lever du soleil, Kherou s'est avancé vers les rochers qui dominent la baie de Ngor. Arrivé au sommet d'un promontoire battu par les vagues, il s'est versé du lait sur la tête avant de rejoindre la mer. Selon lui, un esprit puissant habite cet endroit précis de l'océan. Les offrandes régulières lui permettraient d'obtenir protection et force. Qu'il s'agisse de foi profonde ou de mise en scène destinée à impressionner adversaires et supporters, ces pratiques participent pleinement à l'identité visuelle et symbolique de la lutte sénégalaise.





Les lutteurs portent souvent des amulettes en bois, réputées posséder des pouvoirs surnaturels. Même les athlètes de haut niveau sont convaincus que les forces physiques et spirituelles comptent à parts égales dans chaque combat. Les soirs de match, une véritable fièvre s'empare des supporters qui encouragent leur lutteur favori à grands renforts d'acclamations.



DIGNE D'UN CARNAVAL

Cette dimension spectaculaire atteint son apogée les jours de combat. Bien avant l'affrontement, les tribunes se transforment en théâtre à ciel ouvert. Les tambours résonnent, les danseurs entrent en scène et les supporters célèbrent leurs champions dans une ambiance proche d'un carnaval. Les lutteurs s'avancent avec leur entourage, parfois précédés de musiciens ou de groupes de fidèles. Le combat lui-même ne représente finalement qu'une partie d'un événement beaucoup plus vaste, où se rencontrent divertissement, affirmation identitaire et compétition sportive.

Le succès économique du secteur explique aussi son attractivité. Les plus grandes vedettes gagnent des sommes considérables grâce aux cachets, aux contrats publicitaires et aux sponsors, même si la fortune ne sourit pas à tous (voir encadré). Dans les quartiers populaires, la lutte apparaît comme l'un des rares chemins vers une réussite rapide. Voilà pourquoi chaque matin et chaque soir, des milliers de jeunes s'entraînent sur les plages de la capitale avec l'espoir de suivre la trajectoire de leurs idoles. Peu y parviendront, mais le rêve demeure suffisamment puissant pour continuer d'alimenter l'intérêt des jeunes générations.



LA PART D'OMBRE DE LA LUTTE

La lutte sénégalaise fait rêver, mais rares sont ceux qui atteignent les sommets. Derrière les vedettes médiatisées, des milliers d'aspirants restent dans l'ombre. Les carrières sont souvent brèves et les reconversions difficiles. L'histoire de Kherou en témoigne: malgré son talent, il n'a jamais accédé à l'élite nationale. Après son passage dans les arènes, il a travaillé comme agent de sécurité, illustrant la fragilité des destins derrière les héros du *Lamb*.



Dans une cour de Dakar, un lutteur effectue ses ablutions et ses préparatifs rituels avant de rejoindre son entourage et l'arène.

« Dans les quartiers populaires, la lutte apparaît comme l'un des rares chemins vers une réussite rapide. »



VICTORINOX
LA DURABILITÉ
COMME
PHILOSOPHIE

Un bon couteau suisse doit pouvoir durer des décennies. Chez Victorinox, cette longévité est devenue le pilier d’une stratégie de durabilité qui dépasse largement le simple choix des matériaux. Dans son dernier rapport, l’entreprise schwyzoise rappelle penser «en générations plutôt qu’en trimestres», en privilégiant des produits réparables et une fabrication locale. L’ensemble de la gamme de coutellerie est ainsi couvert par une garantie à vie contre les défauts de fabrication, tandis qu’un réseau de 105 centres de réparation permet de remplacer lames, ciseaux ou ressorts plutôt que de jeter l’objet. Chaque année, près de 100’000 produits retrouvent ainsi une seconde vie.

L’effort porte également sur la production. Les trois sites suisses de Victorinox fonctionnent avec 97% d’électricité issue de sources renouvelables et l’acier utilisé contient en moyenne 85% de matière recyclée. L’entreprise optimise aussi ses emballages, privilégie des chaînes d’approvisionnement européennes et développe des solutions logistiques limitant les émissions liées au transport. Fondée en 1884 et toujours contrôlée par une fondation familiale, Victorinox défend ainsi une approche où la qualité, la réparabilité et la sobriété des ressources constituent les principaux leviers pour réduire son empreinte environnementale.

Animan

ABONNEMENTS
animan@edigroup.ch | Tél. 0840 840 843
Depuis l’étranger: +41 22 860 84 09

Animan, Asendia Press Edigroup SA
Chemin du Château-Bloch 10 | CH-1219 Le Lignon

1 an: CHF 94.- (6 numéros)
2 ans: CHF 176.- (12 numéros)

Le magazine international
d’Animan Publications SA
Chemin du Bugnon 1 / CP 32
CH-1803 Chardonne
animanpublications@gmail.com

RÉDACTEUR EN CHEF
Alexander Zelenka
alexander.zelenka@animan.ch

MAQUETTE ET MISE EN PAGE
Thierry Desplands-Monnier
www.thierry-graphiste.ch

CORRECTION
Thierry Peitrequin

PUBLICITÉ
Dominique Breschan | MHD SA
Chemin du Bugnon 1 / CP 32 | CH-1803 Chardonne
dominique.breschan@mhdsa.ch

TIRAGE CONTRÔLÉ ET LECTORAT
8770 exemplaires (REMP 2025)
62’000 lecteurs (audience print, REMP 2025-2)

MARKETING LECTEURS
animanpublications@gmail.com

IMPRESSION
Imprimerie Chirat
744 Rue de Sainte-Colombe
42540 Saint-Just-la-Pendue | France

*Toute reproduction de textes et photos interdite.
© Animan. Les textes et photos non commandés
ne sont pas retournés.*

ABONNEZ-VOUS



PROFITEZ DÈS À PRÉSENT DE NOS DIVERSES OFFRES D'ABONNEMENT:

- **2 ANS | 12 NUMÉROS | CHF 176.-**
(vous économisez CHF 28.-
par rapport à l'achat au numéro)
- **1 AN | 6 NUMÉROS | CHF 94.-**
(vous économisez CHF 8.-
par rapport à l'achat au numéro)
- **OFFRE DÉCOUVERTE: 4 MOIS | 2 NUMÉROS | CHF 25.-**
(vous économisez CHF 9.-
par rapport à l'achat au numéro)

Pour en savoir plus:



**Vous pouvez aussi vous abonner
par téléphone au 0840 840 843 (appel gratuit).**





Seamaster
PLANET OCEAN

Une collection sans limites. Planet Ocean incarne la passion d'OMEGA pour l'exploration. Ce modèle, certifié Co-Axial Master Chronometer, répond à l'appel de l'océan avec son design entièrement revisité. Doté d'une nouvelle lunette en céramique dans l'emblématique orange Planet Ocean, et d'un boîtier aux angles plus saillants et lignes affirmées, cette montre affiche une esthétique résolument contemporaine.

Ω
OMEGA